

“LA CLEF SOUS LA PORTE”



anarchisme
et non-violence **33**

JANVIER
AVRIL
1974

sommaire

Ce dernier numéro d'« Anarchisme et Non-Violence » est consacré à un résumé, aussi fidèle que possible, du débat qui nous amena à l'interruption de nos activités communes.

On trouvera donc dans les pages qui suivent :

- | | |
|--|--------|
| ● bulletins intérieurs (fragments) | page 2 |
| ● transcription d'une discussion (Pâques 1973) | 42 |
| ● circulaire aux abonnés | 74 |
| ● épilogue | 76 |

Pour l'ensemble de ce numéro, nous avons choisi d'utiliser systématiquement des pseudonymes. Nous considérons en effet que dans un débat de ce genre l'identité des protagonistes devrait être secondaire aux yeux du lecteur. Seul importe le contenu des interventions.

bulletins intérieurs

Depuis assez longtemps la réflexion collective au sein du « groupe » est stoppée bien que des évolutions individuelles se soient opérées. Pour y remédier, les démarches successives ont été de mettre en cause l'absence ou l'inadéquation des méthodes de travail, ce qui est resté assez inefficace.

Sans vouloir sous-estimer l'importance de l'absence de travail individuel et collectif, il nous semble que le fond théorique doit être aussi mis en cause dans cette « crise ».

Si non-violence et anarchisme sont les deux pôles qui ont correspondu à notre recherche et à notre évolution pendant longtemps, le groupe est maintenant arrivé à un blocage : chacun poursuivant sa réflexion et sa recherche indépendamment de l'ensemble, et l'on peut se demander ce qui nous rassemble encore et quels sont nos points d'accord.

« Anarchistes non violents, nous avons essayé de sortir la non-violence de sa gangue religieuse, de lui donner une dimension radicale en l'associant à ce qui nous paraissait être sa suite logique au niveau économique et social, à savoir l'anarchisme. Nous pensons avoir avancé dans ce sens. On peut dire qu'il existe aujourd'hui un courant anarchiste non violent d'ailleurs indépendant de nous. Ce qui n'existait pas il y a encore quatre ans. Maintenant se pose à nous le problème de l'anarchisme, non pas en tant qu'idéologie, ce qu'il est si peu, mais en tant que moyen de compréhension de la réalité sociale, ce que d'aucuns appellent le mouvement réel du prolétariat et des organes autonomes qu'il se donne dans sa lutte contre le capital. Organes dont les plus connus sont appelés conseils ouvriers. »

Si ce paragraphe de l'introduction du numéro 30 est une marque de l'évolution de quelques-uns d'entre-nous, c'est une mystification de le présenter comme un cheminement théorique logique du « groupe ». Loin d'avoir donné à la non-violence une dimension radicale et bien que nous ayons effectivement progressé et approfondi, nous n'avons pas suffisamment pu la dégager de sa gangue « pacifiste », et tacitement nous restons sur un statu quo insatisfaisant. Quant à l'anarchisme, nous nous sommes surtout contentés d'un accord pour en accepter les principes et les thèmes généraux sans trop engager le débat sur les différences existant entre nous. Cette attitude apparaissait nécessaire pour sauvegarder l'unité dans la pluralité, mais se faisait au détriment de la cohérence.

Autant l'anarchisme que la non-violence nous semblent devenus maintenant des a priori éthiques et théoriques aliénants pour notre recherche et notre analyse qui devraient être plus ouvertes et plus globales si nous ne nous sentions pas obligés d'une façon ou d'une autre d'y faire constamment référence. Ceci sans qu'il soit question de faire table rase de notre acquis au sein d'ANV ni de celui des divers mouvements révolutionnaires.

La conséquence la plus directe et la plus spectaculaire de notre évolution est la remise en cause du titre de la revue. (Nous n'en proposons pas d'autre, le choix d'un nouveau label ne dépendant pas uniquement de nous.)

L'essentiel cependant est actuellement la clarification de nos diverses évolutions (à tous) et démarches théoriques, au-delà des différences de vocabulaire et des inhibitions respectives.

Nous sommes conscients de remettre en cause certaines options fondamentales d'ANV et donc bien entendu son « image de marque ». Alors pourquoi envisager une continuation sur d'autres bases plutôt que le sabotage ? De par les liens affinitaires, affectifs et l'acquis commun qui nous unissent, le « groupe » possède un potentiel de cohésion non négligeable, de plus, certaines évolutions parallèles sinon similaires de plusieurs d'entre nous nous encouragent à poursuivre ensemble.

Persuadés que ce débat est plus fonction de la volonté et de l'intérêt que chacun porte au « groupe », que de modalités pratiques nous ne proposons aucun plan précis.

Lone Sloane, Yearl de Mars
(août 1972)



Qu'il y ait un autre bilan possible, c'est ce que les BI montrent, et voilà. Que la revue continue, je le crois bon. Que les étiquettes gênent dans le titre ? moi pas, mais enfin, pour moi, on peut bien le changer si le contenu tient le coup.

Qu'elles gênent si on s'y réfère toujours, oui, mais moins si leur sens général nous paraît acceptable à titre de référence, d'indication, etc.

Mais je suis plus marginale que « du groupe », et je parle peut-être trop vite.

Calamity Jane
(23 août 1972)

Il y a deux problèmes : d'abord celui du groupe (évolution et texte de Sloane et Yearl), puis celui du fond, l'anarchisme et la non-violence, que je me contenterai d'entamer à la fin de ce texte.

le groupe

Il est intéressant de noter que Sloane et Yearl, tout en récusant le cheminement logique que d'après eux j'attribuais au groupe, l'obligent à s'y affronter par la nécessité historique. Je m'explique : il me semblait logique d'être amené après un *essai* de radicalisation de la non-violence (ils me reprochent de ne pas y avoir réussi) à poser le problème dans sa totalité. Pour eux, introduisant le facteur temps (évolution, pendant longtemps), ils font d'une suite logique pour quelques-uns une nécessité pour tous. Ils ne croient pas qu'il soit possible de passer pour tous à un stade de réflexion globale sans qu'il y ait eu rupture. Un processus logique leur paraît inadéquat.

Compléter sur des réactions affectives pour entamer le débat est en soi une gageure, d'autant plus si l'on veut que de ce débat sorte une possibilité de renouveau.

Peut-être est-ce la solution pour sortir de l'impasse où nous sommes, soit ; pourtant l'on peut s'interroger sur cette façon de faire. On pourrait opposer la voie logique, évolutionniste, réformiste quoi ! à celle de nos réveilleurs, accélératrice, ruptrice, révolutionnaire pour tout dire. Mais c'est une voie ô combien autoritaire, qui n'admet pas que d'autres ne soient point arrivés là où ils en sont, et les urge de les rejoindre sous peine de...

D'autre part, ils avancent comme raison la cohésion du groupe sans réellement se demander sur quoi elle est fondée. C'est là que toute la naïveté de leur tentative apparaît. En effet, ce qui nous a rassemblés au départ est une pratique et une réflexion sur cette pratique. Une pratique où chacun avait pu voir l'autre à l'œuvre. C'est sur cette pratique, cet affrontement direct à la répression de la confiance mutuelle qui donc en découlait, c'est de tout cela que naissait la cohésion du groupe. Plus en fait que la cohésion, sa cohérence même. En effet, il y avait lien entre la pratique et la théorie ; cela permettait d'éloigner les causeurs. Quel groupe peut se vanter d'être passé par le même type de crible que nous ?

C'est ce ciment que Sloane et Yearl remettent en question, qu'ils veulent ranger au rayon des accessoires usés. Mais enfin, qu'est-ce qui le remplacera ce ciment ? comment garder ensemble des gens en leur enlevant tout liant ?

Vouloir faire une omelette sans casser d'œufs est illusoire ; si le groupe prend une autre direction, il lui faudra se séparer de certains de ses

composants actuels, s'il ne le fait pas aussi d'ailleurs. Acceptons l'hypothèse qu'ANV change et devienne un groupe de liaison-réflexion quelconque. S'attachant aux problèmes d'une façon globale, il n'y aura plus liaison entre théorie et pratique; de fil en aiguille, nous deviendrons un groupe de purs théoriciens détachés de toute forme de lutte et recherchant la pureté révolutionnaire de l'écrit.

Nous deviendrons la proie d'intellectuels en mal de leaderisme, de petits étudiants agités, ou alors nous mettrons sur pied des examens compliqués et inquisiteurs.

En fait, c'est déjà ce qui se passe, au moins en tout petit, en devenir. Car la cohésion, notre cohésion tant vantée n'est qu'un mythe, un réflexe, pour tout dire, elle est éventée.

La suite logique de la situation du groupe est sa dissolution, à plus ou moins brève échéance, un ou deux ans. Alors la possibilité qui nous est offerte par Sloane et Yearl doit être saisie comme telle, à savoir la dernière chance, pour qu'une partie d'entre nous continue à faire quelque chose de neuf.

Mais le titre? Je n'en parlerai pas. Attacher d'une façon où d'une autre une importance à une étiquette, qu'est-ce d'autre que du fétichisme? Pourtant, il serait faux de croire qu'alors les inhibitions tomberaient, qu'il n'y aurait plus de problèmes. Tout est à faire, tout reste à faire.

ce que signifie pour moi l'anarchisme

Il est certain que sous ce vocable on peut absolument tout mettre, et certains ne s'en privent pas, mais on peut dire la même chose du marxisme; cela, au fond, parce que le problème est pris sous l'angle de l'adhésion à une idéologie et qu'à partir de ce moment-là sectarisme et dénonciations sont à l'ordre du jour. De même en posant le problème sous l'angle de telle ou telle tendance du mouvement ouvrier. Si les anars ne sont pas très jojos, les marxistes sont la plupart du temps parfaitement odieux.

Une fois ceci admis, il est clair que se mettre de cette façon en dehors du problème n'est pas très réaliste dans la mesure où on est toujours plus ou moins influencé par tel ou tel courant. Pour ma part, il est évident que ma recherche individuelle, ma compréhension du monde et de son évolution me sont facilitées par l'utilisation du marxisme. Il faut tout de suite s'empresse de définir ce que j'entends par là. Le marxisme auquel je fais et ferai référence est celui qui est utilisé par le courant communiste de conseils et d'ultra-gauche en général. Il est de même évident que les seules publications intéressantes sont d'origine ultra-gauche. Pourquoi alors que je fais l'apologie d'un certain marxisme, l'étiquette anarchiste me paraît-elle aussi importante? Pour deux raisons essentielles, la première

est la filiation à un mouvement qui me semble hautement sympathique (historiquement), la deuxième par un réflexe individualiste vis-à-vis d'une analyse fondamentalement massiste où l'individu est broyé par les nécessités historiques; il me semble important, envers et contre tous, de maintenir l'affirmation de l'individualité.

ce que signifie pour moi la non-violence

Il faut reconnaître que dans différents endroits l'emploi de méthodes non violentes a permis la prise de conscience globale de l'exploitation à laquelle étaient soumises certaines populations. L'action non violente a joué le rôle de la révolution bourgeoise de libération nationale. En ce sens, il est évident que cette prise de conscience ne pouvait se faire que sur des bases ethniques ou religieuses (U.S.A., Irlande, Inde). Sauf pour l'Inde, ces évolutions se sont faites d'une manière rapide et sans affrontements armés et de ce fait, arrivant au bout de leur développement, elles étaient forcées de dépérir pour laisser la place à la problématique du socialisme en tant que révolution.

Voilà pour le rôle historique de la non-violence en tant que mouvement de masse.

En tant qu'option individuelle, il en est autre chose. Le passage à travers le mouvement non violent classique est en soi une sensibilisation aux problèmes que pose l'usage de la violence. Dépassant la morale du « tu ne tueras point » on arrive par une autre voie au problème du militarisme révolutionnaire.

Je reconnais sans aucun doute que la violence spontanée (début mai 68) peut avoir un rôle mobilisateur. En détruisant le mur elle permet le dialogue à une échelle encore jamais atteinte; la systématisation de la violence du début se retourna contre ceux-là mêmes qui l'employaient et empêcha le dialogue de continuer. La violence spontanée n'est récupérable que du fait de son succès car elle devient alors système et est à la portée de tout appareil un tant soit peu radicalisé qui, dès qu'il en aura pris la tête, le stoppera à son profit.

La répugnance qui existe dans nos milieux vis-à-vis de tout service d'ordre dans lequel on voit un embryon militaire est contrebalancée par la croyance en une structure violente certes, mais en même temps éminemment révolutionnaire, donc inapte à la déviation et aussi insensible à la tentation de l'exercice du pouvoir après avoir démontré que l'on avait pu vaincre pour la révolution.

Conclusion: Je préfère un courant non violent révolutionnaire fort dans un ensemble qui ne s'en réclame pas plutôt qu'une revue seule et débile.

Capitaine Haddock

(début septembre 1972)

● ● ●

Première réaction : c'est une réédition de la crise de 69* ; Yearl et Sloane projettent sur et à travers le groupe leurs propres problèmes en exigeant du groupe qu'il privilégie leurs préoccupations...

L'humeur passée, il y a une dimension beaucoup moins égocentrique et exprimée d'une manière moins exigeante et plus sympathique dans ce texte que dans la crise antérieure.

Il me semble certain que le groupe piétine depuis plus de deux ans et qu'il ne doit sa survie qu'aux relations affinitaires qui se sont créées entre les individus et à la maintenance de la revue grâce à la volonté de quelques-uns.

L'anarchisme et la non-violence ne me semblent pas des a priori aliénants dans ma propre réflexion, mais ils me paraissent très bloquants lorsqu'ils deviennent comme c'est le cas une étiquette et donc une image de marque dans mes relations avec l'extérieur, tant du point de vue individuel que de l'entité du groupe.

Changer le titre de la revue, à quoi bon ? et pourquoi pas ? Cela peut certes contribuer à changer notre image de marque, mais est-ce important si nous ne changeons pas nous-mêmes et si nous continuons à piétiner ?

Mais soyons sérieux, ce n'est pas là l'essentiel. Je crois que l'on peut accepter de piétiner un certain temps de façon à acquérir un deuxième souffle, mais pour ma part je commence à trouver ce temps un peu long. Je me suis abstenu de le dénoncer dans l'incapacité où je suis de promouvoir un renouveau.

A ce niveau, Yearl et Sloane nous laissent un peu sur notre faim ; j'aurais aimé qu'ils nous proposent un texte de base ou d'autres données fondamentales à discuter plutôt qu'un nouveau titre à la revue.

Je souscris sans restrictions au désir de clarification de nos différentes évolutions tel que l'expriment Yearl et Sloane, mais pour ce faire il faut une méthode d'approche et de travail et là nous butons de nouveau devant des obstacles bien connus et rien n'est proposé.

* Allusion à la crise antérieure au cours de laquelle il fut reproché au « groupe » sa superficialité et où la revue trimestrielle fut dénoncée comme aliénante. Cette critique portait aussi sur les notions d'« image de marque » et de « panache ANV ».

Pour être logique, à ce stade de ces quelques réflexions il me faudrait proposer un moyen de faire avancer les choses, mais je me sens complètement stérile, les dernières rencontres de travail n'ont fait que concrétiser notre stagnation, à quoi bon en proposer d'autres s'il n'y a pas un travail préalable par écrit entre nous.

Peut-être que le texte de Yearl et Sloane sera le détonateur qui nous sortira de notre somnolence apparente. Je dis apparente car il me semble que séparément les individus évoluent, mais que nous ne trouvons pas le moyen de synthétiser tout cela et d'en dégager une cohérence pour le groupe.

Corto Maltese

(5 septembre 1972)

Qu'il y ait un blocage collectif du groupe n'est sûrement pas faux. Ne serait-il pas plus juste de dire que, dans ce cadre donné actuellement, un certain nombre de copains n'arrivent pas ou plus à s'exprimer? et le phénomène a toujours été ressenti plus ou moins fortement: il suffit de citer ceux qui ont lâché prise. Y a-t-il autre chose? Je ne vois pas dans le texte de Yearl et Sloane de remise en cause fondamentale. Je constate à l'évidence qu'il a toujours été et qu'il est de plus en plus difficile de travailler collectivement; je constate qu'au sein du groupe l'individu qui ne s'exprime plus, qui ne produit plus ou trop peu se sent sur la touche, sa présence est mise en cause même si l'affection des autres lui prouve le contraire.

Je ne vois pas ce qui pourrait modifier tout ça rapidement et je ne me leurre pas sur un futur amélioré par un quelconque renouveau fondamental ou un changement de titre. Le salut, je le vois dans la prise en charge individuelle, la participation effective de chacun. Cependant, si je ne modifie pas mon comportement, si je n'adapte pas ma vision à ce qui bouge, je démontre mon immobilisme.

Personnellement, je ne me sens bloqué ni au niveau du groupe ni à mon niveau individuel et suis prêt à écouter, à tenter de nouvelles expériences de travail, d'organisation, à changer de titre, etc., prêt à toute ouverture, d'autant mieux que je pense avoir été celui qui en a le plus proposé, mais que les initiatives viennent des autres parce que moi, je ne vois pas comment résoudre la crise, les méthodes déjà proposées n'ayant pas réussi; je n'y vois plus clair, je suis au bout de mon rouleau et n'ai plus envie de chercher.

- Anarchisme et Non-Violence - peut continuer comme avant, aussi bien, aussi mal, en se séparant de ceux qui sont en porte-à-faux et par là

collaboration de nouveaux venus. Le départ de certains copains a toujours été vécu comme un échec. Yearl et Sloane sont les premiers à poser le problème d'une façon sympa, même s'ils sont maladroits et pas assez explicites. Pourtant j'apprécie leur initiative. Je l'appuie totalement.

Mais il faut qu'ils se mouillent un peu plus! Leur initiative implique une prise en charge, nécessite qu'ils assument leur rôle de « locomotives ». Mais il serait con qu'ils restent seuls en avant. Ça m'étonnerait qu'ils aient envie d'être isolés aux commandes; je pense qu'ils sollicitent notre participation à tous.

« Anarchisme et Non-Violence » comme titre ça m'allait. Les deux pôles de recherche restent valables pour moi; ce sont en quelque sorte deux a priori éthiques, oui! ou plutôt deux hypothèses de travail qui n'ont nullement été épuisées en trente numéros. Je ne partage pas le triomphalisme de certains: s'il y a une réussite ANV, elle est due à quelques idées et à beaucoup de travail. Je suis estomaqué par la prétendue stérilité d'autres copains: je dis qu'il y a de la paresse, un manque d'imagination, un manque de temps... Mais je ne suis pas dans la peau des autres!

Je croyais que tout était possible dans le cadre ANV. Il semble que non, on peut s'y sentir à l'étroit. Alors, en avant! faisons sauter le cadre, il y en a deux qui ont peut-être trouvé la voie pour avancer...

Dans le nouveau... dans la nouvelle... structure, sous le nouveau titre, je souhaite rester moi-même. Il s'agit moins pour moi de prendre une direction nouvelle que de débloquer la situation pour que les autres puissent continuer. Il s'agit de modifier, de fond en comble peut-être, la « maison » pour que tous puissent y vivre, mais attention, nous n'y habitons pas au même niveau, nous n'y avons pas la même prise de conscience. Ce que je revendique pour moi et pour chacun c'est d'y vivre à son rythme propre...

Mais où veulent en venir Yearl et Sloane?

J'avance qu'ils tentent de sortir au clair quelque chose de confus au niveau du groupe et déjà implicite au stade actuel pour quelques-uns; nous sommes à la recherche d'une méthode d'analyse des phénomènes sociaux et cette méthode il semble bien qu'il faille l'appeler marxiste. Encore faudra-t-il bien se comprendre, s'expliquer, approfondir, nuancer. Je ne pense pas qu'il y ait a priori absolu contre ce projet dans le groupe si on ne met pas de côté le correctif nécessaire: le sens de la liberté, la valeur en soi de la liberté.

Mais je m'avance... qu'en est-il réellement de tout ça? Je pense à tous ceux qui ne diront rien, n'écriront rien... Bôf!

Averell Dalton

(15 septembre 1972)



Les extraits de lettres me confirment :

1. qu'un certain nombre de faits et de choses m'échappent parce que vous parlez entre gens qui se connaissent, ont une expérience et une histoire en commun ;

2. que nous sommes tous assez différents et que je ne pourrais semble-t-il m'identifier à ceux qui s'expriment, ce qui est, sans doute, plutôt réjouissant.

Il me semble aussi que pas grand-chose ne sortira d'un débat polémique (style bien connu de beaucoup d'entre nous et que nous souhaitons voir tomber à plat, au fond). La théorie sans pratique me semble pis que vaine, certes. La diversité et la distance

font probablement que la pratique semble parfois loin dans la revue, et ne donne pas le minimum de vie et de réflexion commune nécessaire. Il me semble que se voir *en congé* et quatre à cinq fois par an, ou se voir tous les jours, c'est généralement... pas assez. Une revue de « recherches », non. Il faut d'abord qu'on vive.

La théorie de Haddock sur la non-violence me surprend. Elle ne me semble pas d'ailleurs très cohérente. Pour moi, ce que, bien ou mal, on nomme non-violence, ou cherche ainsi, est dans la logique même de l'anarchisme et vice versa. Que ça vienne de la bourgeoisie, comme tant d'autres choses par elle récupérées mais senties par ou à travers elle ou malgré mais à son propos, ne veut rien dire quant à l'intérêt, la valeur de cette attitude.

Que la violence militaire révolutionnaire soit ou vaincue ou kidnappée ou les deux et n'ait guère logiquement d'autre issue, je le pense et crois le voir de temps en temps. A part, bien sûr, échappée, faille, illogisme toujours, heureusement ! possible.

L'anarchisme m'importe beaucoup, parce que je n'ai jamais trouvé jusqu'ici, sous forme cohérente, ferme, chaude, un milieu de réflexion, l'action aussi ouvert, pour qui « ni Dieu ni maître » et une fraternité incontestable aillent si bien ensemble.

Autrement dit, le titre de la revue ne me titille pas. Il y a toujours des gens pour nous enfermer et nous dire ce que nous devrions être (mais nous savons que nous ne le sommes pas). Autrement dit, ANV c'est effectivement deux pôles, mais non dans le sens de pôles contraires. J'aimerais que vous précisiez ce que vous appelez marxisme. Je pense qu'aucune analyse de ce genre-là ne peut se situer

logiquement par rapport à ces deux pôles qui supposent, à la base et au fond, la *création* comme dynamique. Création de rapports humains sur tous les plans, sans que le plan dit « matériel » par les matérialistes et les idéalistes soit si déterminant qu'on le dit. Création de mode d'amour, comme de production.

Calamity Jane
(3 octobre 1972)

Il est donc évident que nous sommes quelques-uns à reconnaître un « malaise profond du groupe (je ne sais si certains pensent le contraire). Il est tout aussi évident que je ne pose pas notre texte comme la base infaillible et providentielle pour résoudre la « crise », ni ne veut prophétiser de chute, de déchéance, de dissolution, etc. (ni même mon désintérêt total) si nous ne sommes pas suivis.

Sloane et moi, nous sommes retrouvés, de par notre évolution, de plus en plus marginaux et cela même en dehors du mauvais fonctionnement (auquel pas plus que d'autres nous ne sommes étrangers), mais il est vrai avec de grosses contradictions dues à nos responsabilités dans le groupe et la revue. Cette marginalité n'est pas tout à fait récente, et je pensais que l'évolution d'autres copains aidant nous arriverions à une clarification nécessaire sans forcément mettre les pieds dans le plat aussi brutalement. (J'avais déjà demandé brièvement et sans insister la remise en cause du titre ANV au camping de 1970.) Et peut-être aurions-nous attendu encore sans une discussion un peu âpre à Paris avec Haddock et Averell.

Ce n'est pas une prise de position tout ou rien, sinon nous aurions pu partir en claquant la porte ou sans la claquer, et même sans texte. Notre initiative est donc une tentative pour sortir de la marginalité camouflée et ne plus nous trouver en porte-à-faux par rapport à la base théorique sous-entendue qu'impliquait ANV, qui s'est modifiée et/ou que nous voulons modifier. Mais ceci dit, je ne tiens pas à rédiger une « plate-forme théorique » sans discussion préalable (de tous) qu'on n'aurait plus qu'à accepter ou à rejeter.

En ce qui concerne le titre, par réaction immédiate, je suis mal à l'aise dès que je me trouve placé comme anarchiste et/ou non-violent ; et ce n'est pas possible de se forcer à faire comme si (bien que ça me soit arrivé). En conséquence, à terme, je n'accepte plus cette « couverture ». Mais il est bien évident que nous n'avons à tromper personne sur notre cheminement (origine) et que si nous employons un autre titre il faudra y mettre une référence à ANV.

non-violence

Notre démarche a été par trop de chercher des exemples, des illustrations d'actions non violentes dans le passé et le présent, d'en faire une analyse (positive) tout en y relevant certains échecs (mais peu finalement) d'une part, et d'autre part d'avoir tendance à proposer ou à chercher des voies, des actions non violentes à certaines revendications et mouvements sociaux : qu'aurait-on fait en tant que non-violent... ?

De cette façon, nous avons limité notre champ d'analyse au pacifisme et à certains mouvements de libération d'opprimés (ethnique ou coloniale) et nous avons buté contre les mouvements de revendication économique, par exemple, bien qu'y ayant trouvé certaines formes non violentes (cf. les grèves de la faim). Ceci était peut-être une nécessité dans la démarche du groupe pendant toute une période, qui me semble révolue (je ne veux aucunement faire de reproche au passé). Nous devrions faire l'analyse de façon plus globale des divers mouvements de la réalité qui nous entoure et de tous leurs composants (économiques, sociaux, culturels, idéologiques...) sans nous laisser diriger par l'optique non violente (point de salut hors de la non-violence).

anarchisme

Si on peut trouver éminemment sympathique le mouvement anarchiste (avec des nuances), il faut reconnaître que nous en avons peu parlé dans le groupe et surtout fort peu fait l'analyse, puisque cette reconnaissance de filiation semblait aller de soi pour tous, bien que nous nous tenions à l'écart des divers groupes et de leurs divergences (sans parler de leurs querelles).

Quel est l'état actuel du mouvement anarchiste ? Nous sentons-nous partie prenante de ce mouvement ? Pour ma part, sans en rejeter les apports (notamment sur les rapports de l'individu et de l'organisation sociale), ce serait un rétrécissement de notre « base théorique » d'analyse.

Si mes références actuelles vont plus au communisme de conseils et à l'ultra-gauche marxiste qu'aux théoriciens anars, je ne tiens pas à remplacer une étiquette par une autre soulevant les mêmes objections. Nous devons puiser les éléments de notre réflexion et de notre action à toutes les sources nécessaires.

Pour la suite de ce débat, nous attendons une prise de position minimale de chacun et poursuivons la confrontation par écrit (et par discussion en petits groupes selon les occasions). Il est évident qu'après un certain mûrissement, une assemblée générale de tous les copains s'imposera, à la suite de laquelle nous pourrions envisager de nous expliquer devant nos lecteurs (peut-être le numéro 1 d'une nouvelle revue ?).

Pour notre travail futur, je pense que nous avons déjà des éléments : « Ecoute camarade », et le texte sur la grève*. Il nous reste à rechercher un processus cohérent de réflexion et de discussion (par thèmes ?) non seulement en vue d'une publication mais également en vue de notre élaboration théorique et pratique en tant que groupe.

Yearl de Mars

(fin octobre 1972)



Le présent texte est constitué de deux volets : tout d'abord des éléments de réponse aux premières réactions de copains, qui porteront tout particulièrement sur la structure du groupe et son contenu ; en second lieu, j'ai voulu avancer une critique sommaire des options fondamentales du groupe et tenter de définir ma position actuelle.

le titre

Je veux éliminer ce point avant tous les autres parce que c'est celui qui a été le moins bien compris. Oui, pour Yearl et pour moi le titre est un carcan, mais nous n'avons pas pour autant le sentiment d'adopter une attitude fétichiste. Qu'on le veuille ou non, le titre est un moyen de communication tout comme la revue dans son ensemble (contenu, présentation) ; il est notre carte de visite collective et, par moments, individuelle. Ne me reconnaissant plus dans ce label, j'ai le choix entre deux attitudes :

* ANV n° 32.

taire mon appartenance où me démarquer continuellement des positions du groupe. Ni l'une ni l'autre de ces attitudes ne me convient.

Ceci dit, ne prenons pas la partie pour le tout : la formulation de notre pétard était peut-être maladroite, mais nous ne pouvions pas nous borner à demander la suppression de l'étiquette sans réexaminer au moins notre situation à tous deux dans le groupe, et si nous n'avons pas choisi de partir c'est aussi, comme le dit fort justement Averell, parce que nous voulons tenter - de sortir au clair quelque chose de confus au niveau du groupe et déjà implicite au stade actuel pour quelques-uns... ».

ce que nous sommes...

Aussi bien Haddock que Corto ou Averell sont d'accord avec nous sur le diagnostic de « blocage collectif » et je ne vois pas comment on eût pu être en désaccord sur ce point ; s'il en était besoin, les dernières rencontres confirmeraient notre opinion. Là où nous divergeons, c'est dans l'analyse de ce blocage. Nous (Yearl et moi) n'y voyons plus *essentiellement* un malaise ayant pour origine l'absence ou l'inadéquation des méthodes de travail, mais aussi une limitation due aux « hypothèses de travail » originelles, l'anarchisme et la non-violence. Je ne conteste pas que nous soyons parmi les plus sensibles aux limitations imposées par ce cadre, mais je constate aussi une mise en sommeil de la réflexion dynamique sur la non-violence par exemple. D'où cela provient-il ? Est-ce uniquement une question de paresse, de manque d'imagination ou de temps ? A la relecture de certains numéros de la revue (les premiers en particulier, et les derniers), j'ai eu le sentiment très clair qu'un ressort s'était brisé entre-temps ; une impression d'effilochement s'impose au lecteur attentif. Un sentiment d'échec dans la réflexion, ou même un certain désintérêt auraient-ils fait passer la préoccupation non violente ou second plan ?

De cette observation, et partant d'une évolution qui est commune à quelques-uns d'entre nous, est issue la conviction de la nécessité de réactiver le groupe sous peine de le voir se réduire à l'état de survie à plus ou moins long terme. La revue pourrait continuer ; les exemples de publications maintenues à bout de bras des années durant par quelques-uns sont multiples autour de nous.

... ce que nous voulons

Je ne veux pas parler de la « nécessité historique » de l'évolution que nous proposons, d'autres auraient pu choisir de réimpulser la réflexion dans un sens plus non violent, plus anarchiste ou plus activiste et y réussir. En ce qui me concerne, je suis influencé, tout comme Haddock, par le courant communiste de conseils et je désire simplement supprimer les obstacles à notre réflexion après avoir provoqué un processus de clarification de nos options respectives.

Mais qu'est-ce alors, sinon une révision fondamentale, que la suppression de la spécificité du groupe et de la revue — car c'est bien cela que signifie l'ouverture —, même sans nier la possibilité pour chacun de poursuivre sa recherche antérieure ? Car il est bien évidemment exclu que nous nous sentions à l'aise dans le groupe au prix de l'étouffement d'autres copains. S'il est vrai que je ne me reconnais plus ni dans l'étiquette anarchiste ni dans l'étiquette non violente, je ne veux pas pour autant leur substituer une idéologie de rechange.

sur les problèmes posés par la transformation

Il est certain, en admettant la réussite (?) du processus de clarification, que tous les problèmes ne seront pas résolus comme par enchantement : sur ce point, je rejoins tout à fait Averell. Il est non moins certain que ni Yearl ni moi n'avons l'intention ou l'envie de nous retrouver « seuls aux commandes ».

En se fondant sur le dynamisme actuel du groupe, il y a tout lieu d'être pessimiste et de voir dans notre entreprise les derniers sursauts d'un corps à l'agonie plutôt que les symptômes d'une renaissance. On peut toujours espérer l'afflux de sang nouveau, mais ça... Nous nous retrouvons donc confrontés au problème de la participation de chacun à l'élaboration théorico-pratique du groupe*.

sur la théorie et la pratique du groupe

Il semble qu'il y ait eu une incompréhension au sujet de la cohésion du groupe, à la suite de notre premier texte. Nous ne sommes pas aussi naïfs que Haddock veut bien le croire ; nous parlions de « potentiel de cohésion » et non de cohésion effective. Haddock dit à juste titre que « ce qui nous a rassemblé au départ est une pratique et une réflexion sur cette pratique », nous sommes bien d'accord là-dessus, mais il dit aussi plus loin que « notre cohésion tant vantée n'est qu'un mythe, un réflexe, pour tout dire, elle est éventée », et c'est ce que j'incline à croire. Notre potentiel de cohésion repose sur un passé commun, nous sommes issus d'engagements similaires, mais nous ne saurions nous accepter en tant que groupe de penseurs ou d'activistes à la retraite que je sache. Ce qui nous maintient ensemble depuis un certain temps — la revue mise à part — c'est très certainement notre passé commun et les « relations affinitaires qui se sont créées entre les individus ». Quant au « crible », il est valable pour les « vieux », qu'en est-il pour les copains arrivés plus récemment ?

Pourtant il nous faudra bien substituer quelque chose à ce qui nous liait originellement. Assumer pleinement notre rôle de groupe-carrefour de

* Voir les problèmes déjà posés dans le n° 24, p. 12 et 13.

réflexion — ce que nous sommes déjà — ne serait-il pas préférable ? et surtout ne nous faisons pas par avance une montagne des requins de la théorie qui viendront nous manger tout crus !

Et l'action qu'elle est-elle ? Pas les p'tites manifs, nous n'en sommes plus là. Pour ma part, je ne connais personne dans le groupe qui vive au milieu de ses bouquins sans être impliqué dans une lutte quelconque dans sa boîte, sa ville, un groupe d'action, ou qui ne soit engagé dans une expérience de collectivité de vie. Le projet de la réalisation de la vie quotidienne, c'est aussi la lutte, l'analyse et la critique de tous les aspects de l'aliénation.

Mais je ne nie pas pour autant l'importance de la dualité théorie-pratique, ce peut être une question à débattre ultérieurement.

la non-violence

La plupart des copains qui ont créé le groupe en 1965 étaient issus de la tradition anarchiste et tous ceux qui sont arrivés dans les premières années avaient ou avaient eu une pratique non violente effective. Le but que s'étaient alors assigné le groupe et la revue était de « s'efforcer par la pratique d'une méthode originale, la non-violence, de tendre vers un but, l'anarchisme, sans pour autant s'empêtrer dans les contradictions habituelles » (« Points de repère », ANV 8). Très vite, toute l'attention s'est naturellement portée sur la non-violence qui était le thème le plus « neuf » pour nous ; le but implicite dans un premier temps fut de dégager la non-violence de sa gangue religieuse et, plus avant dans la réflexion, de dépasser le cadre strictement pacifiste.

Je constate à l'évidence que nous sommes toujours empêtrés dans le pacifisme et l'objection de conscience et que les diverses tentatives d'appréhender la réalité plus globalement se font d'une façon séparée, c'est-à-dire sans que l'acquis de la réflexion sur la non-violence y joue un grand rôle. Je résumerais cette attitude par la formule « d'une part, d'autre part », qui n'établit aucun lien profond entre nos deux champs de réflexion.

Cependant, nous ne pouvons supporter une telle coupure dans notre pensée ; notre aspiration à une réflexion unitaire nous amène donc à plaquer des méthodes formellement non violentes sur des situations réelles ou à déceler des actions formellement non violentes dans certains mouvements sociaux. La première tendance se résume à dire : « Qu'aurait-on pu faire si... ? » sans se soucier des caractéristiques propres à la lutte (niveau de conscience, rapport de forces, etc.) ; la seconde est illustrée par la volonté de voir dans les « trucs » non violents utilisés (grèves de la faim, sit-in) un signe d'évolution vers la non-violence et ce, dans quelque contexte qu'ils se trouvent.

Je ne nie pas que cette dissociation soit due principalement aux matériaux qui sont à notre disposition, les uns traitant strictement de la non-violence, les autres de la « révolution » et des phénomènes sociaux ; il est toujours difficile d'innover et la synthèse de nos deux options s'est avérée particulièrement difficile dans un mouvement révolutionnaire où la tradition est encore lourde de conséquences.

violence - non-violence

Au stade actuel de ma recherche, l'opposition violence-non-violence me semble plus que jamais à rejeter.

L'option non violente m'apparaît comme un choix moral qui découle, même de façon fort éloignée, d'un *refus de la violence* quel que puisse être son rôle historique ; de là peut provenir ce penchant à absolutiser l'attitude non violente. Le problème de la fin et des moyens ne vient s'ajouter à cet apriorisme qu'à titre d'argument rationnel en négligeant le processus destruction-création inhérent à la violence. Sur ce point, il faudrait relire l'article de Furth (ANV 25) qui met en relief l'aspect cathartique de la violence, encore que sa conception soit un peu « littéraire ». L'introduction du n° 29 ne posait-elle pas la question de savoir s'il n'existerait pas une radicalisation inhérente à la violence qui serait sans équivalent dans l'action non violente ? Mais là encore il ne s'agit pas de faire l'apologie de la violence purificatrice et Marie Martin remarquait dans sa réponse à Furth (ANV 26) que « ce sont ses utilisateurs (de la violence) qui la font cesser ou l'orientent vers des fins précises ».

C'est pourquoi j'opposerais à un strict volontarisme non violent une attitude plus souple qui consiste à adapter les moyens au but proposé et en fonction de l'analyse de la situation (opportunité, rapport de forces). Aucune méthode n'est à rejeter par avance et l'on peut envisager de passer successivement à des tactiques « violentes » et « non violentes » dans le cours d'une même lutte.

Seule une utilisation souple de toutes les méthodes d'action permettra au mouvement ouvrier révolutionnaire de progresser et c'est bien cette conscience confuse des masses qui nous a permis d'assister à une recrudescence des grèves de la faim dans les luttes ouvrières par exemple.

sur la militarisation

Il faudrait démythifier l'idée d'une non-violence « irrécupérable ». A mon sens, il n'est pas de moyen libertaire en soi et la non-violence comme toute autre arme peut être détournée de son but par ses utilisateurs ou par la routine qui s'instaure dans les rangs de ses partisans. De plus il faut être conscient que quels que soient nos buts et nos méthodes, tout peut être récupéré par le système ou par les appareils qui ont pour projet de le perpétuer même sous une autre forme.

L'organisation militaire de la violence est un exemple fréquent dans tout mouvement qui dépasse l'affrontement de rue sporadique ; on l'a vue en Espagne et en Russie où l'on a fait largement appel aux spécialistes de l'art militaire qui appliquaient les vieilles formules héritées du passé. Mais une non-violence de masse, peut, elle aussi, impliquer une certaine militarisation. Même en faisant abstraction de la fascination qu'exerce sur certains l'efficacité militaire, on peut dire que tout mouvement d'une certaine ampleur amène la réapparition de phénomènes comme le suivisme et, partant, l'autorité, la hiérarchie, l'absence de responsabilité individuelle. Si des structures données secrètent inévitablement certains comportements individuels et collectifs, nous ne devons pas pour autant négliger le rôle de l'esprit qui anime les « catalyseurs » et les participants des mouvements de masse. C'est lui qui, en définitive, entraînera le mouvement sur le terrain libertaire ou autoritaire.

Dire que la non-violence permet d'éviter les conséquences autoritaires de la violence est un leurre. On ne peut dissocier l'arme du bras qui la dirige. Il nous faudra donc toujours resituer la méthode employée dans le contexte du moment en tenant compte de l'esprit et du but de ses utilisateurs, sans pour autant négliger les conséquences inévitables de l'action en elle-même.

L'anarchisme

J'éprouve bien des difficultés à parler de l'anarchisme d'ANV en tant que collectif. Si pour la non-violence une conception générale peut être facilement cernée, il n'en est pas de même pour l'anarchisme. Certes, on peut bien dénombrer une quinzaine d'articles sur ce thème en trente numéros (plus les dossiers « Leval » et « Noir et Rouge ») ; mais on n'a pas l'impression de synthèse progressive au cours des années. C'est un anarchisme implicite qui transparait dans les textes et il ne me semble pas qu'il y ait eu confrontation réelle entre les divers anarchismes individuels. Je veux revenir brièvement sur cette attitude qui se ramenait en fait à accepter les données fondamentales de l'anarchisme sans pousser trop loin l'étude de nos divergences. Plusieurs raisons me viennent à l'esprit, je les livre en bloc :

1. la difficulté de travailler sur l'anarchisme pour toutes les raisons que l'on peut imaginer y compris la paresse. Il suffit de citer la tentative avortée d'étude sur le mouvement anarchiste (1968) dont sont issus les dossiers « Leval » et « Noir et Rouge » précédemment cités.
2. l'arrivée de copains venant des milieux pacifistes et de l'objection qui « se sentaient » anars, mais qui n'y connaissaient pas grand-chose. Ceux-ci ont continué leur recherche non violente en touchant un peu à l'anarchisme (c'est mon cas). Leur culture anar s'est faite plus à partir de discussions individuelles que par la recherche du groupe à cette époque. Il ne faut pourtant pas passer sous silence l'apport du numéro 6 dans ce domaine.

3. la priorité accordée à la non-violence a fait passer au second plan la recherche proprement anar. Les « fondateurs » avaient tous plus ou moins un passé anar et ressentait le besoin d'approfondir la non-violence.

4. il est possible que, face au spectacle de la « famille anar » déchirée en multiples tendances et de ce fait condamnée à la stérilité et à l'immobilisme, taire nos divergences ait pu être ressenti inconsciemment comme une manière de sauvegarder l'unité et par conséquent de pouvoir avancer.

Toujours est-il que si un effort a été fait dès le début pour resituer la non-violence dans le cadre anarchiste, pour l'imposer comme force sous-jacente à ce courant de pensée (ce qui correspond à une phase d'affirmation de soi), jamais on n'assiste à une synthèse dynamique. Je parle bien entendu du collectif et cela ne saurait signifier que les individus n'ont pas approfondi leur recherche en ce domaine.

le mouvement anar et la théorie

L'anarchisme en tant que mouvement historique est moribond. Ses représentants officiels semblent voués à la répétition de clichés idéologiques, quant aux variantes plus jeunes du communisme libertaire (ORA, OCL), elles s'enlisent dans un néo-léninisme qui ne veut pas dire son nom. Mais le problème du centralisme n'est pas le fait exclusif de ces groupes. En dernier ressort, c'est le type d'intervention adopté par l'organisation qui déterminera sa structure; il est probable que c'est une des raisons pour lesquelles on assiste à une convergence de l'ORA et de certains groupes léninistes dans leurs modes d'intervention et, par voie de conséquence, dans leurs schémas organisationnels. L'entreprise des camarades de la TAC (participation aux Centres d'initiative communiste), quoique digne d'intérêt, paraît limitée dans la mesure où les CIC sont victimes jusqu'à présent de la prédominance dans leurs rangs des dissidents du PCF. Leur pratique s'affirme comme une « réponse » coup pour coup à celle du Parti (les comités de lutte pour le socialisme des CIC faisant pendant aux comités d'union populaire du PCF, par exemple) et on peut craindre qu'ils ne cherchent à « prendre leur place » à ses côtés. Pourtant leur démarche diffère profondément de celle d'autres groupes en particulier dans leur évaluation du rôle des anarchistes dans le « mouvement révolutionnaire », la TAC se reconnaissant comme partie intégrante de ce mouvement. Les dégoûtés de la FA, pour leur part, ont toutes les chances de retomber dans les ornières de cette dernière malgré tous les organigrammes tendant à éviter la bureaucratisation et le leaderisme.

On peut dire sans trop se tromper que l'une des causes majeures de ce dépérissement est l'incapacité de l'anarchisme à élaborer une analyse économique cohérente qui a amené certains à utiliser des éléments d'analyse marxiste. En se cantonnant à une rhétorique brillante, à une critique profondément « sentie », qui part des tripes, il a revêtu l'apparence

d'une théorie séduisante certes, mais qui demeure figée dans la pensée des grands ancêtres, sans grande prise sur la réalité moderne.

Ce qui n'est pas mort en revanche c'est l'intuition anarchiste. Alain Guillermin, dans son introduction aux « Programmes socialistes » (Spartacus 42B), constatait « la convergence pratique du marxisme et du bakouninisme... (avec la résurgence de l'autogestion, des conseils ouvriers) ». Certains aspects de la pensée anarchiste enrichissent sans aucun doute l'analyse marxiste — qu'il n'est pas question de prendre en bloc, elle non plus — et lui apportent une dimension humaine. L'intérêt de l'anarchisme réside dans son insistance sur la valeur de la liberté et sur la réalisation individuelle. Mais n'est-ce pas le propre du courant situationniste d'avoir su allier ces points primordiaux à une analyse socio-économique de type marxiste considérablement actualisée ? Chez eux aucun aspect du mouvement anarchiste historique n'est rejeté à priori, pas même le désespoir individualiste (cf. Vaneigem), mais il est passé au crible de leur critique, au même titre que le marxisme historique (cf. « la Société du spectacle », thèses 91 à 94 en particulier). C'est là une démarche exempte de sectarisme (dans la recherche !) qui part d'une volonté de voir clair autour de soi et de trouver les moyens de lutte adéquats. Le but que nous devons nous assigner tient à ce projet et pour ce faire nous devons prendre nos armes là où elles se trouvent.

En ce qui me concerne, ma recherche est plus influencée par le communisme de conseils que par l'anarchisme, mais je ne lui nie pas tout intérêt, loin de là. Avant tout, je suis prêt à puiser les éléments de ma réflexion sous quelque étiquette qu'ils se présentent. Compte tenu de mon évolution, le label anarchiste me semble restrictif et son adoption ne pourrait provenir que d'un besoin suspect de me classer dans une « grande famille » idéologique.

Lone Sloane

(25 septembre 1972)



Il est indispensable d'opérer une clarification. Cela nous permettra peut-être de nous faire prendre conscience de notre inutilité en tant qu'entité révolutionnaire (ANV, pas les individus), et nous permettra de nous insérer — je le souhaite — dans la réalité quotidienne, bien que ce soit chiant.

Mais est-il besoin pour cela de projeter ses fantasmes sur le groupe ? Faut-il nécessairement plaquer ses propres contradictions au niveau d'un collectif d'édition comme ANV ? Je ne sais pas.

La démarche en cours actuellement me laisse mal à l'aise — c'était peut-être le but de Yearl et Sloane — parce que les interrogations qui sont lancées risquent de décourager toute nouvelle tentative de dialogue en se disant : cela ne vaut plus la peine, c'est fichu... Cela se situe pour moi au niveau d'un strict négativisme qui nous laissera tous sur notre faim.

Pourtant, puisque crise il y a, perçons l'abcès. Pour moi, ANV devrait continuer. Le titre éclaire suffisamment la démarche théorique du groupe et laisse la porte ouverte à toutes les interprétations. Mais le titre importe peu, le plus important se situe au niveau de la pratique sociale. Non pas qu'il y ait rupture entre la revue et l'engagement politique. Le rôle d'ANV est très important. ANV se trouve être un pôle de réflexion et de communication d'expériences pour un anarchisme non dogmatique, le seul qui reste après la disparition de « Noir et Rouge » (je connais insuffisamment le rôle de « Recherches libertaires », cette publication ne parvenant que très irrégulièrement à la bibliothèque).

Pour cette raison, je crois en l'indispensable nécessité de continuer la revue, ne fût-ce que pour répondre aux interrogations d'une nouvelle génération.

Du didactisme ?

Non, mais simplement mettre à la portée de chacun notre expérience, nos réflexions, nos propositions de recherches nouvelles. « Pour l'anarchisme » fut une réussite parfaite en ce domaine, et les derniers numéros illustrent parfaitement cette tendance.

ANV, des théoriciens en chambre ?

Ce n'est pas une fausse question. Effectivement, c'est un risque. Pourtant, les derniers numéros ont répondu à un certain besoin, à une attente chez un public assez jeune.

Mais ne faudrait-il pas plutôt différencier une bonne fois la forme et le fond. C'est difficile, je sais. Il est logique, en effet, de remettre les idées en question, ou de s'interroger sur la nécessité de l'action

collective comme Yearl et Sloane. Mais la revue reste un outil indispensable pour la diffusion de ces idées-là, d'idées, de réflexions, de théorisations en évolution constante. Bien sûr, si on avait accès à d'autres média, TV, cinéma, presse quotidienne, ce serait différent. On pourrait mettre l'outil ANV en question. Mais tel n'est pas notre chance. ANV-revue doit donc être poursuivie, avec l'infrastructure technique que cela implique : groupe, financement, solido..., non par mythe de la revue anar à tout prix, mais uniquement parce que ce travail correspond à la seule démarche possible actuellement.

Mais comprenez-moi bien, il ne s'agit nullement d'un repli, d'une coupure de la réalité sociale pour réaliser la revue. Et si je puis affirmer ainsi ma marginalité par rapport aux problèmes techniques de la revue, c'est dû à notre manque d'implication dans ces problèmes techniques, notre seule responsabilité ici se situant au niveau de la réalisation de la couverture. Et c'est là que réside la particularité d'ANV : la décentralisation des responsabilités. Mais peut-être que la coordination par le BI a été insuffisante ces derniers temps.

Red Neck

(début octobre 1972)

réponse à red neck

Je remarque tout d'abord que Red Neck déclare qu'il n'est pas concerné par notre initiative. Je suppose donc qu'il reçoit avec la plus parfaite indifférence les papiers de copains qui tentent de faire le point sur leur évolution et leur situation dans le groupe et qui en tirent des *conclusions pratiques*. Or il n'en est rien ; Red Neck réagit, et vivement. Il accumule un certain nombre d'assertions concernant notre tentative : nous fantasmons,

nous projetons nos propres contradictions sur le groupe, notre entreprise est négativiste. Tout cela fait beaucoup même pour les caractériels qu'il croit voir en nous. Ceci n'est qu'un détail.

Je ne vois pas en quoi le processus en cours risque de « décourager toute nouvelle tentative de dialogue », et de quelle nouvelle tentative de dialogue s'agit-il ? Notre texte mis à part, je ne vois aucune

autre velléité concrète de réimpulser ce dialogue. Alors ? Qu'on ne nous jette pas à la gueule que nous voudrions que tout le groupe épouse notre démarche, c'est faux. Devrions-nous nous taire et subir une orientation qui n'est plus la nôtre de crainte d'être des éléments dissolvants ? ou partir sans piper mot comme d'autres l'ont fait ?

Il n'a jamais été question de faire ou de ne pas faire ANV ; nous soumettons notre évolution au groupe et nous demandons un débat de clarification, le changement de titre n'intervient que comme conséquence de notre démarche.

Il n'est pas non plus question de saborder la revue et nous ne nous interrogeons nullement sur la « nécessité de l'action collective », ça pourra venir, mais ça n'est pas le cas. Je crains que Red Neck n'ait fait subir à notre texte une grossière distorsion.

Passons aux choses sérieuses. ANV collectif d'édition ? Allons donc ! nous n'avons jamais été uniquement cela et je souhaite que nous ne soyons jamais *exclusivement* cela. Nous sommes un carrefour de réflexions, et d'actions, quelquefois. L'édition n'est pas à rejeter, loin de là, mais nous n'en avons jamais

fait le centre de nos préoccupations. Il est possible que le rôle d'ANV soit perçu comme tel de B..., c'est regrettable à mon avis.

Il semble pourtant que ce rôle d'édition tienne une place considérable dans l'esprit de Red Neck. J'ai l'impression qu'il privilégie la notion « pour l'extérieur », ce qui n'est pas mon cas. Que « Pour l'anarchisme » ait été bien accueilli, C'est un bon texte de vulgarisation grand-chose à voir avec l'« anarchisme » du groupe. C'est un bon texte de vulgarisation, mais on y trouve tous les anarchismes et aucun en particulier.

A la réflexion, je me demande si Red Neck n'opérerait pas une dissociation entre la revue — qui serait en butte à nos attaques — et le groupe de travail sur lequel nous ne porterions que peu de critiques. Si cette interprétation est exacte, je veux le détromper tout de suite ; en ce qui me concerne, la revue et le groupe forment un tout, l'une étant l'expression de l'autre. La revue ne sera donc jamais que le reflet du contenu et du travail du groupe. En conséquence, notre critique porte sur les positions et la situation du groupe.

Lone Sloane

(22 octobre 1972)



Nouveau venu à ANV, en recevant le texte de Yearl et Sloane je me suis senti engagé et en même temps bloqué. Répondre, mais quoi ?

Un texte coupé de son contexte n'a pas de sens. Dans le cas présent, le contexte, c'est un groupe d'individus avec un passé et, sur des points précis, une expérience commune. Il y a ce que signifie le texte par lui-même et ce qu'il signifie pour le groupe. J'avoue qu'avant les réponses à Yearl et Sloane il m'était difficile d'émettre une opinion. A présent, cela m'est plus aisé.

A presque toutes les réunions d'ANV auxquelles j'ai assisté, j'ai ressenti une sorte de contradiction entre le dynamisme des individus et une sorte d'apathie, de vide, de malaise au niveau du groupe. Cela se traduit pour certains par un refus de parler, pour d'autres cela consiste à éviter les problèmes. Il y a aussi ceux qui sont présents (disponibles), mais qui s'abstiennent parce qu'ils n'ont pas de solution à proposer.

Aussi le texte de Yearl et Sloane a au moins le mérite d'ouvrir le débat. Maintenant, la crise d'ANV est-elle réellement d'ordre idéologique ? S'il y a nécessité de critères de réflexion communs, est-ce que ce que proposent Yearl et Sloane correspond à la finalité d'ANV ? En fait qu'est ANV ? Quelle est sa nature propre et quelle est sa fonction ?

Je ne suis pas à même de répondre, mais je pense qu'ANV est riche tant par la diversité des individus qui le composent que par la diversité des expériences vécues. ANV souffre peut-être d'une contradiction entre des conceptions marginales (refus de considérer les forces de la société qui nous déterminent) et un désir de théorisation. La réflexion collective en souffre certainement, mais cette opposition existe tant à l'intérieur du groupe qu'à l'extérieur. Tenter de la dépasser, c'est peut-être ce qu'ANV a encore à apporter au courant non violent.

En ce qui me concerne, j'éprouve la nécessité de bases théoriques qui m'aident à trouver un comportement cohérent. Ce que j'apprécie à ANV, c'est que jusqu'à présent j'y ai trouvé des éléments de réflexion sans contrepartie (c'est-à-dire sans obligation d'adhésion à une idéologie).

Jesse James

(11 novembre 1972)



Je n'éprouve pour ma part aucun malaise, aucune poussée éruptive, et aucune fièvre perverse ne trouble ma sérénité anarcho-non violente, vu que cette dualité m'indiffère à un tel point que cela m'est laborieux de prendre la plume.

Je n'ai guère envie de m'insérer dans les diatribes en cours. J'ai d'autres chattes à caresser...

Je suis en *communion* (quelle chance) avec l'initiative de Sloane et Yearl, je ne me sens pas pour autant concerné par les interrogations œdipiennes sur le groupe ANV. Je sais que pour certains la revue et son titre ont une importance historique. Etant un ANViste de la dernière heure, j'ai une vision tout autre.

Le débat à propos du titre me paraît vain. L'image de marque qu'il représente est illusoire. C'est le contenu *objectif* qui imprime son sceau au titre.

Pour ma part, *je ne participerai pas* à des débats et palabres sans fin sur la nécessité d'une évolution collective du groupe. Si un rapport de forces ne se fait pas, eh bien tant pis ! Sans fleurs ni couronnes.

Mais je considère comme *urgente* une réflexion et une formulation en osmose avec une pratique qui me conduit à une étude approfondie du marxisme comme méthode et non comme institution. Une autre préoccupation majeure m'apparaît essentielle : une meilleure connaissance du capitalisme autrement que par des analyses préconçues, partielles, à la fois bâtarde du point de vue marxiste et illusoire du point de vue anar.

Réflexion que Sloane et Yearl amorcent de façon intéressante et *ouverte*. Je suis donc encore une fois en accord avec ce qui a été écrit... et pour ne pas paraître panurge, je dirai qu'à part quelques virgules et points (de détails), je suis la même démarche.

Absolument d'accord itou sur les propositions pour les méthodes de travail : exclusion des spectateurs et sympathisants-boulets.

En fin de compte les anars non violents que nous disions être sont bien passés par préjugé antimarxiste à côté d'une formulation théorique embryonnaire certes, mais totalement nouvelle. « L'Anti-Dühring » (Engels) est une mine et bien des maigres réflexions sur la non-violence n'atteignent la clarté d'analyse de ce texte.

Nous avons toujours buté sur un problème linguistique : la non-violence est une violence disions-nous. Pourquoi ne pas introduire un néologisme dans notre discours ; je veux parler de la différenciation entre violence et violance. Peut-être cela semblera-t-il trop intellectuel à certains... pourtant c'est une idée à approfondir. Il y a une double nécessité actuellement :

- sortir des théories figées et axiomatisées du marxisme comme vérité et de l'anarchisme comme parent pauvre et persécuté ;
- réactiver des recherches théoriques en liaison avec des expériences des luttes, des actions multiformes et autonomes.

Panoramix

(11 novembre 1972)

contribution au débat

Je n'ai pas répondu plus tôt pour des raisons personnelles et par manque d'une certaine information. Avoir vu quelques copains ces derniers temps m'a éclairci les idées, ainsi que le débat que nous avons eu ici sur le ROC, que nous avons liquidé en tant que regroupement informel et insipide de tous les objecteurs, pour donner la priorité à des actions plus spécifiques, plus radicales, plus homogènes peut-être.

Le débat au sein d'ANV ne tombe pas en creux ; à bien y réfléchir, je crois qu'il est posé dans les justes termes par Yearl et Sloane, surtout après leurs prises de position dans la deuxième livraison. Je voudrais ici répondre sur le fond.

le groupe, la revue

Il y a longtemps que nous ressentons le malaise entre la nécessité de faire une revue, c'est-à-dire de travailler, et l'envie de nous retrouver ensemble. Plusieurs raisons à ce malaise : l'hypothèque de l'anarchisme non violent (ou vice versa) et le degré d'engagement variable des uns et des autres avec des anars ou des objecteurs ; la vie de chacun et son évolution théorique, qui sont difficiles à communiquer quand on se voit deux ou trois fois par an ; la difficulté aussi de définir le groupe : qui c'est, ANV ?

Je vois effectivement un blocage important dans le titre (mais qui soulève sans aucun doute des questions de fond). C'est-à-dire : il me semble plus restrictif qu'incitant à la réflexion. Certes les amateurs ne manquent pas ; mais je n'arrive pas à couvrir toute ma réflexion, toutes mes activités sous le chapeau ANV. Quand j'étudie d'autres sujets, je suis souvent mitigée entre le désir de communiquer ce que je pense et celui d'en exclure ANV.

Si nous arrivons à mener une discussion de fond, je souhaiterais pour la suite que la revue continue sous un titre neutre. Pas seulement parce que la place de « Noir et Rouge » ou de « Recherches libertaires » est à prendre, mais aussi parce que nous avons des choses à dire et à éclaircir, et que nous pourrions amener d'autres copains avec nous.

l'anarchisme, la non-violence

Malgré notre désir d'intégrer ces deux termes, nous sommes bien obligés d'en discuter tour à tour : échec de notre tentative ou manque de dénomination, ou encore incompatibilité ?

C'est le terme non-violence qui me chicane le plus, à cause surtout de l'entreprise de monopolisation que mènent les « Combat non violent », MIR et consorts. Je ne vois pas comment s'en dépêtrer ; je préfère abandonner le qualificatif ou le mettre en veilleuse pour le ressortir à un moment plus stratégique. Parce que je crois qu'il faut tout faire contre l'embrigadement et l'enthousiasme pour la violence qui renaissent dans les milieux de gauche ; mais ce ne sera pas en parlant comme Muller ou Cruse que nous les désarmerons. Toute la question des moyens révolutionnaires sans violence physique, sans armes, me paraît trop importante pour qu'un terme malheureux empêche le dialogue. De même pour tous les problèmes psychologiques (pas seulement l'agressivité à la Lorenz ou à la Mitscherlich, mais aussi la critique de la famille, la libération des femmes...).

Pour ce qui concerne l'anarchisme, je suis un peu dans la situation inverse. Je me sens étroitement concernée par toutes les tendances antiautoritaires, qui ont généralement de la sympathie (au moins) pour l'anarchisme, avant d'être récupérées par des centralistes. Mais là, autant je me sens peu représentée par toutes les organisations anars, autant je pense que le terme a son importance. Je prêche pour ma paroisse ? mais si on abandonne ce qui peut devenir une théorie cohérente (avec les limites que relève Sloane), on n'a plus d'alternative à proposer au mouvement antiautoritaire que celle, aberrante, entre les organisations anars officielles et le gauchisme autoritaire.

Certes les anars ne sont pas les seuls. A propos des communistes de conseils (terme si j'ai bien compris assez vague pour Yearl et Sloane au moins, puisqu'il recouvrirait le gauchisme allant de l'IS à ICO ou d'ICO

à l'IS), je crois personnellement qu'on leur fait une auréole éblouissante; s'ils ont eu historiquement des moments de génie, ce n'est ni plus ni moins que les anars; ils s'inscrivent plus profondément dans l'histoire encore faut-il voir si leur théorie originelle correspond à la situation présente. Le refus d'ICO ou de Solidarity d'une formulation idéologique précise (d'ailleurs, Solidarity se remet en question dans « As We Don't See It ») est significatif.

La séduction du communisme de conseils a son parallèle dans une certaine myopie par rapport au mouvement anar; l'anarchisme, ce n'est pas: FA + ORA + OCL + TAC, il y a d'autres pays où la pensée n'est pas morte, et il y a pas mal de gens qui ne se reconnaissent pas dans les organisations. A ce propos, le séminaire qu'a réuni le CiRA sur la « Composition sociale du mouvement anarchiste » a permis une discussion riche et stimulante, peut-être justement parce que personne ne venait décrire son organisation.

L'immédiat à venir

Je voudrais aussi que la discussion s'élargisse à quelques personnes qui ne sont pas dans la liste du BI. Et aussi qu'on sache mieux qui se considère dans le groupe, qui est partie prenante à la discussion; il y a dans la liste des personnes que je connais à peine ou que je n'ai pas vues depuis longtemps, et ça m'est difficile de m'adresser à elles. Faut-il définir des critères d'appartenance? Une hiérarchie, peut-être, et un ministère de la censure...

Je voudrais enfin que l'on élargisse la discussion sur la non-violence et sur l'anarchisme, discussion de fond à laquelle Yearl et Sloane ont apporté un tas d'éléments. Qu'ils ne s'étonnent pas de ne pas recevoir de réponses immédiates.

On pourrait aussi, évidemment, parler de ce dont on a envie, et ça permettrait peut-être à ceux qui mettent en doute leurs connaissances théorico-pratiques sur l'anarchisme et la non-violence d'écrire sur les enfants, les communautés, les châtaignes, l'hiver qui vient, les désirs, la mort... sans se forcer à faire un bel œuf.

Bianca Castafiore

(13 novembre 1972)



Je dois commencer par un mea culpa. J'avais sous-estimé profondément le blocage auquel étaient soumis Yearl et Sloane. C'est en prenant connaissance de leurs deuxièmes textes que j'ai pu en mesurer l'importance. Il faut de même avouer que si j'admets ce fait je ne le comprends pas.

Ces deux textes m'ont paru intéressants, sans pour autant m'apparaître nouveaux, la problématique qu'ils exposent étant mienne depuis longtemps. Je n'ai qu'un seul regret : le fait que le débat « cohérence théorie-pratique » ne soit pas abordé par Yearl et ne le soit que faussement par Sloane. Il semble que je me sois mal exprimé dans mon premier texte, pourtant, à ce sujet au moins, je ne vois rien à y redire (p. 4, texte du début septembre).

Mon problème est le suivant : après avoir achevé un passé qui agonisait, après avoir tué un passé mort, qu'est-ce qui nous rassemble ? n'est-ce pas ce même passé ?

Est-ce là un problème à débattre ultérieurement comme le dit Sloane ? Je n'en crois rien ; il me paraît, à moi tout du moins, fondamental. C'est ce que semble avoir compris Bianca qui introduit dans sa réponse une part de son quotidien, de son vécu. D'ailleurs Calamity semble être aussi de cet avis.

Je pense qu'il n'y a de théorisation possible qu'à partir du quotidien et en le dépassant ; il faut encore qu'il y ait ren-contre sur ce terrain.

Capitaine Haddock

(fin novembre 1972)

contribution tardive

au débat fondamental sur le devenir de l'entité « anarchisme et non-violence » considérée sous le double aspect de l'édition de la revue et de l'activité du groupe...

De quoi souffrons-nous ? De l'éloignement géographique certainement, sans doute de ce « manque de formes » dont parle Furth* et peut-être aussi de ce que la plupart d'entre nous ne sont pas des « intellectuels » en ce sens que nous répugnons à prendre un stylo et à nous exprimer. C'est sans doute une tare somme toute assez répandue dans le milieu ouvrier !

Y a-t-il une crise ? Peut-être, mais alors elle n'est pas nouvelle et si on parle du groupe avant de parler de dépérissement il faudrait savoir s'il a jamais existé ! Je me souviens de rencontres à Lyon où l'on niait former un groupe et où toutes prétentions se bornaient à sortir la revue, ce qu'on appelait groupe n'étant que l'ensemble de ceux qui alimentaient par leur réflexion, leur travail, leur soutien, le dit œuf comme dit Bianca. Puis certains ont voulu dissocier les deux et affirmer une existence du groupe en dehors de la revue. Qu'en est-il sorti réellement, quasiment rien sinon la caisse solido dont on peut se demander la signification aujourd'hui.

Le problème est donc de savoir si on veut *créer* un groupe et de se donner les moyens de le faire fonctionner sur des bases minimales d'organisation et un programme minimal d'action et des rencontres périodiques. (Il semble d'ailleurs que l'espace des rencontres soit pour beaucoup dans le « malaise » dû à un certain décalage entre nous et j'ai eu tort de ne pas assister à la dernière même et surtout si elle a été ratée.)

On peut ressentir une double frustration devant le manque d'« activisme » du groupe et son manque de cohésion théorique. Nous découvrons la réalité dans les luttes auxquelles nous sommes intégrés localement. Et le problème de Yearl et de Sloane c'est que là ils se sentent gênés plutôt qu'aidés par ANV. Je comprends cette gêne jusqu'à un certain point. En effet, il se trouve qu'ici nous sommes au stade de l'embryon (voire du spermatozoïde) de l'« action de masse » avec et parmi les travailleurs des boîtes. Cela a commencé par quelques contacts et réunions avec des militants de divers groupes marxistes puis avec des syndicalistes CFDT et CGT de la plus grosse boîte du coin. A ce stade des premiers contacts, il est évident que je ne sors pas l'étendard ANV ; ça me semblerait con et inutile parce que ce n'est pas un organe de lutte de classe et que

* Voir n° 31 « la Question anarchiste ».

ça n'apporterait rien dans l'immédiat. C'est au travers d'actions, si elles ont lieu, et par la suite, que différentes conceptions pourront s'affronter. ANV ne me sert qu'au deuxième degré.

Autrement dit, je situe mon évolution par confrontation avec mon acquis ANV, mes lectures et les groupes locaux où je me retrouve avec des gars qui partent d'autres données, avec d'autres méthodes d'investigation et arrivent à certaines conclusions qui nous rapprochent (autogestion des luttes, réaction libertaire face au centralisme autoritaire des partis de gauche et des centrales syndicales).

Maintenant, il est certain que je ne ressens vraiment le besoin d'un appui théorique que dans la mesure où je suis concerné ou impliqué directement dans une lutte concrète moi-même, alors seulement je puis m'intéresser à la lutte qu'ont menée d'autres. Par exemple, je n'ai rien fait dans la commission lutte de classe parce que je m'y étais intéressé « intellectuellement » et que je n'y étais pas mouillé suffisamment.

Maintenant, y a-t-il des a priori aliénants à ANV ? Il ne s'agirait alors que d'a priori historiques car depuis qu'on a supprimé les données fondamentales, je mets au défi qui que ce soit de définir un « credo » ANV. D'ailleurs, depuis toujours toute idée contradictoire a trouvé sa place dans la revue et il a toujours été libre à chacun, partie prenante dans le « groupe » ou lecteur, de développer une thèse montrant les limites de l'anarchisme et de la non-violence et en quoi d'autres systèmes de références pouvaient être plus adéquats. Si l'anarchisme et la non-violence sont dépassés, on finira bien par le constater à la suite de telles démonstrations et la révision pourra être envisagée sérieusement (elle coulera alors de source).

Au contraire, alors que Sloane et Yearl évoluent et trouvent, dans leur réflexion et dans leur action militante, que l'anarchisme, que la non-violence ne « collent » plus (et ceci depuis juillet 71), ils n'en parlent pas, ne s'expriment pas dans la revue et nous invitent brutalement à changer de cap et à brûler les vieilles idoles... C'est leur cheminement vis-à-vis de la revue que je n'arrive pas à saisir.

La non-violence, pour moi, n'est pas seulement une solution éthique encore qu'elle le soit, c'est surtout la seule solution rationnelle ; il s'agit d'un raisonnement par l'absurde : par la violence on entre dans un cycle dont on ne se dépêtre pas, donc il n'y a qu'une solution non violente qui nous permettra d'atteindre le but poursuivi, la société libertaire. Le moyen est utopique, mais la fin l'est aussi et il est bien entendu qu'en attendant ce grand soir paisible il n'est pas question de contrecarrer (le pourrions-nous !) les luttes qui se développent et qu'il vaut mieux une révolution violente que pas de révolution du tout (cf. citations de Gandhi, déclaration de l'internationale des résistants à la guerre sur les mouvements de libération).

Pour moi, le rôle d'ANV est de participer au courant qui tente d'amener le mouvement révolutionnaire à la conscience qu'il existe d'autres formes d'action, d'autres moyens de défense que le coup de poing ou le coup de fusil. Trouver des modèles d'actions, peut-être pas, mais faire connaître celles qui se sont menées et qui peuvent avoir un caractère exemplaire. Je ne voudrais pas laisser passer l'argument du processus destruction-création inhérent à la violence. Il faudrait clarifier davantage, car pour moi la violence s'exerce sur des *individus* pour les détruire ou les soumettre à d'autres *individus* ou à un système qui les transcende et ce type de rapport me semble l'expression même d'une structure permanente de l'Antiquité au stalinisme en passant par le féodalisme et le capitalisme. En bref, la terminologie (marxiste et anarchiste) de la violence libératrice me paraît procéder d'un mythe dangereux et je suis convaincu que certaines méthodes sont à rejeter parce que portant en elles le germe même de ce contre quoi nous voulons lutter. C'est un acquis de la non-violence et pour moi il reste valable. Donc, je suis d'accord pour ne pas rester enfermé dans les problèmes de grèves de la faim et j'accepte de participer à des luttes a-violentes mais je ne suis pas encore mûr pour le peuple en armes !

En ce qui concerne la récupération, c'est peut-être un argument bateau, mais je ne vois pas encore qu'on puisse opprimer ou exploiter quelqu'un par la non-violence ; au contraire, la violence, elle, est parfaitement récupérée par avance puisque le système en place est basé sur elle. Si, dans l'action non violente, se dégagent des leaders, des autorités, ça me semble hâtif et peu convaincant de parler de « militarisation » (Lanza = Debré).

L'anarchisme est-il un rétrécissement ? Tout dépend de ce que l'on entend par anarchisme et je souscris assez à ce que dit Bianca à ce sujet (« une certaine myopie... »). Qu'il faille puiser à toutes les sources, ça a toujours été évident, nous ne sommes pas monopolistes, nous ne sommes pas à la Fédération anarchiste et pour étudier Marx il n'est point besoin de camoufler la couverture avec du Bakounine ! Mais encore une fois, qu'on en parle concrètement et qu'on trie là-dedans ce qui peut servir à élaborer une théorie et une pratique de lutte libertaires toutes neuves. Je pense qu'effectivement il y a un travail de synthèse à faire ne serait-ce que parce que le mouvement révolutionnaire est marxiste à 90 % (si ce n'est plus) et que si révolution il y a, il serait un peu prétentieux de croire que les anars y seront pour grand-chose !

Cependant, je crois que la démarche écologique pourrait nous aider à retrouver le « second souffle », son côté empirique et a-progressiste en font une nouvelle méthode de pensée libertaire en soi et, après tout, la révolte écologique est assez proche parente de la révolte individualiste anarchiste.

Rahan

(fin novembre 1972)

En ce qui concerne le texte de Sloane et Yearl, à le relire, il se révèle baissant... c'est une impasse, et il se situe dans un conflit œdipien par rapport au groupe. Il n'apporte rien sur le plan théorique et encore moins sur la pratique du groupe. Je ne pense pas qu'ANV (ou autre appellation contrôlée) doit devenir un autre groupuscule *d'ultra-gauche parisien*.

L'originalité fondamentale et théorique d'ANV est sa réflexion sur la violence et sa tentative d'une élaboration d'une certaine pratique non violente. Si on relit les premiers numéros, la violence est une des préoccupations majeures du groupe.

Si l'on doit évoluer, nous devons garder notre originalité première et, en fin de compte, il y a encore un *travail énorme* à faire sur le sujet. Nous avons été emprisonnés dans les limites d'un anarchisme décadent et d'une non-violence louche. Ce n'est pas pour autant que notre démarche soit fautive et inactuelle.

Pour ma part, je suis en train de me lancer dans un boulot sur la *violence* qui n'a pas de limites bien précises. Et le marxisme comme méthode nous ouvre une voie méthodologique, mais non un havre idéologique — fût-il du communisme de conseils (l'idéologie conseilliste n'est pas un mythe mais une réalité).

Je m'aperçois que nous avons une vision étriquée de la violence... et que notre travail théorique n'a pas su déborder ses limites idéologiques. Je propose une réactivation et une réactualisation de la réflexion sur la violence. Réflexion à la fois livresque : « la Violence et le Sacré » de R. Girard, chez Grasset, livre fondamental et lisible — une mine — qui prouve notre insuffisance et notre étouffement. « Réflexions sur la violence » de Georges Sorel, « l'Anti-Dühring » d'Engels, « l'Anti-Œdipe » de Deleuze et Guattari, qui reprend certains thèmes chers à ANV et aux antimilitaristes ; un bouquin sur le sport, la mort et la violence ; un autre de Hannah Arendt... sans oublier Mao..., la psychanalyse et bien d'autres. Réflexion aussi pratique et quotidienne :

- analyse et critique de l'action politique autoritaire ;
- recherche d'un vocabulaire nouveau.

Ce qui m'a attiré et retenu dans ANV, c'est avant tout son apparente « libération ». Le conflit actuel me surprend par sa profondeur. Aussi j'espère que l'on pourra de nouveau reprendre un travail qui me passionne — en relation directe avec la pratique des ANVistes éparpillés un peu partout.

Panoramix

(11 décembre 1972)

Paris, le 30 décembre 1972

une réunion

Le but que nous nous étions fixé était de discuter des réponses aux textes de Yearl et Sloane d'une part, et d'avancer d'autre part quelques éléments positifs quant à la mise à jour du groupe. Nous avons choisi de ne pas traiter les problèmes de fond, mais uniquement ceux d'ordre structurel.

processus de décision dans le groupe

Ce problème se pose de façon aiguë à tout moment. En ce qui concerne la revue, il est proposé qu'un *comité de responsabilité* soit institué. Ce comité regroupant une dizaine de camarades prendrait en charge la publication sous tous ses aspects (soutien financier, diffusion, préparation...). La liste des participants à ce comité serait établie lors d'une prochaine rencontre.

De plus, chaque numéro de la revue serait pris en charge par un *comité de rédaction* composé d'au moins trois membres du comité de responsabilité (et d'autres...). Il pourrait ainsi exister plusieurs comités de rédaction travaillant simultanément sur des numéros différents. Ce comité se chargerait de la réalisation du numéro depuis sa conception jusqu'à sa mise en forme; il assumerait *seul* la responsabilité du contenu (il n'est pas question ici du plan juridique, bien entendu).

Il importe qu'aucune initiative ne soit bloquée par un ou deux copains mais que les initiateurs en prennent nommément la responsabilité.

appartenance au collectif (groupe)

Ce problème s'avère être un des plus épineux. On peut déterminer plusieurs degrés d'appartenance qui n'ont pas nécessairement de relation hiérarchique.

a) **Comité de responsabilité**: L'entrée d'un nouveau copain se ferait par cooptation, la condition essentielle étant une participation antérieure minimale à la vie du collectif.

b) **Commissions de travail**: Elles peuvent se créer à partir de tout pôle d'intérêt et déboucher sur un travail écrit ou non. Pour publication, se référer à la marche indiquée plus haut. N'importe qui peut y participer sur la base d'une activité effective au sein de la commission. La création d'une commission serait proposée par voie de BI, chaque intéressé prenant contact avec l'initiateur dont le rôle est très important et s'identifie avec celui d'animateur, de meneur de jeu. Il faut envisager que des camarades

définis jusqu'à présent comme « extérieurs » aient une participation ponctuelle dans le cadre d'une ou des commissions de travail.

Les commissions sont considérées comme des entités autonomes, toute décision quant à leur fonctionnement ne relève que des participants (réunions, etc.).

c) **Collectif élargi** : C'est ici que la notion d'appartenance est la plus floue. Celui-ci comprendrait, en plus des membres des comités et commissions, des « sympathisants ». Il semble souhaitable que ce collectif soit le plus large possible, donc que la liste du BI soit le plus large possible. Le collectif de base apparaît plutôt comme un stade transitoire vers un engagement plus profond (commission de travail), cet engagement incombant à l'individu qui cherche à s'intégrer.

Les contacts se feraient à travers les rencontres et les campings.

Les définitions de ce collectif et de la notion d'appartenance apparaissent insuffisantes et nécessiteront une discussion approfondie.

rencontres — campings

Nécessaires pour rythmer la vie du collectif et utiles pour débattre des problèmes généraux (solido, etc.), il a donc été suggéré une rencontre annuelle et un camping d'été. D'une fois sur l'autre, quelques individus prendraient en charge l'organisation du regroupement suivant.

NUMÉROS DISPONIBLES

33 % de réduction pour toute grosse commande

29. Espagne révolutionnaire : 1866 — 1936-39	2,50 F
30. Ecoute camarade	2,50 F
31. Ecoute camarade	2,50 F
32. « On est payé le sept... »	3 F
Hors série : Pour l'anarchisme	3 F



Puisque débat théorico-pratique il y a, et comme je travaille sur les textes d'un séminaire sur l'anarchisme, je voudrais vous faire part de quelques réflexions à ce sujet. Je voulais aussi écrire un autre chapitre, sur l'organisation et l'avant-garde et les masses et le public et nous et les autres, etc., mais ce serait un traité et pas un bulletin intérieur. Si j'arrive à le mettre en forme pour les copines du MLF ici, j'en referai une version pour ANV.

le mouvement anarchiste actuel

Les contributions au séminaire, bien que lacunaires, ont fait ressortir quelques lignes de force (de faiblesse ?) que l'on retrouve d'un pays à l'autre. Le mouvement anarchiste garde ce nom surtout dans les pays où il a existé une tradition ; même là, la tradition pèse parfois d'un poids trop lourd et trop sclérosé pour que l'on puisse encore voir ce qu'il y a de bon à prendre dans l'anarchisme. Dans les pays sans tradition anarchiste récente (ce qui n'exclut pas un mouvement bien plus ancien : Etats-Unis, Allemagne, Pays-Bas, Scandinavie), on peut regrouper sous l'étiquette « anarchiste » beaucoup de mouvements antiautoritaires non léninistes, qui n'ont pas la dénomination d'ensemble, qui sont généralement proches de la sous-culture, des groupes de jeunes marginaux, de l'écologie. Une constante : extrêmement peu d'activité en milieu ouvrier, extrêmement peu d'ouvriers dans les rangs anarchistes, contrairement à la situation avant-guerre.

Ceux qui se baptisent anarchistes sont loin d'avoir le monopole des idées et de la pratique. Partant, il est bien naturel que le corpus doctrinal de l'anarchisme ne nous satisfasse pas et que nous ayons besoin de chercher ailleurs aussi des formes de lutte et des analyses. Point n'est besoin pour autant de changer d'étiquette ou de trouver un dieu omnipotent. Il est plus important, à mon avis, de relever la convergence entre diverses actions autonomes, critiques à l'égard de tous les mouvements autoritaires bolchévisants, refusant à la limite de se donner un nom ; nous en avons parlé à Lyon il y a un an, à propos d'« Ecoute camarade » et des « Origines du gauchisme ».

Ce qui manque, et c'est redit sans trêve, c'est des instruments d'analyse et une analyse... de quoi, au juste ? De la condition ouvrière, féminine, sexuelle, pédagogique, hospitalière, pénitentiaire, etc. actuelle ? Du mode de production, de la domination de l'idéologie ? Des armes, des moyens et des buts ? Et qu'appelle-t-on instruments d'analyse ?

1. Il est évident que le marxisme est dépassé, mais indispensable. Que beaucoup de gens font une sorte de complexe à son égard qui les empêche d'avoir une théorie autonome et les oblige à se justifier sans cesse par rapport au marxisme (p. ex. Barrot, « Invariance », IS ...). Mais la critique existe, et un nouveau corpus théorique est peut-être bien en train de se faire dans l'ultra-gauche et chez les gauchistes.

2. Il y a chez certains une peur de la théorie, un refus de la théorisation qui confine à l'idéologie (p. ex. ICO). Le décevant, c'est que ce sont des groupes qui apportent une certaine quantité d'information (pas toujours triée ni décodée), des alternatives de lutte, mais qui ne veulent pas jouer les avant-gardes et s'interdisent ainsi toute vue globale du groupe sur la société, la révolution, etc. Risque aussi du ponctualisme dans des groupes qui s'attaquent à un domaine particulier. (Cela ne veut pas dire que les individus participant à ces courants n'aient pas une théorie générale, mais ils ont de la peine à trouver le moyen de la faire passer sans se mettre en avant-garde.)

3. Si l'anarchisme n'offre que quelques idées simples et une vue des forces sociales parfois statique, an-historique, c'est quand même là que je me trouve le plus à l'aise. Grande famille peut-être, et la solidarité implicite avec ceux qui se font toujours jeter par les fenêtres. Il n'empêche que dans x situations historiques ce sont les anarchistes (dans un sens très large) qui ont vu le plus clair, qui ont fait la critique la plus pertinente des luttes pour le pouvoir.

4. Malgré cela, ils n'ont pas toujours trouvé les moyens d'expression, d'organisation adéquats. N'y a-t-il pas actuellement un renversement de situation ? des pratiques nouvelles s'inventent dans mille occasions, de la vie en communauté au détournement de bandes dessinées, paraissent parfois être très adéquates, mais s'enlisent vite dans un manque théorique ou une critique des autoritaires qui décourage. D'où la séduction des entreprises qui visent explicitement à prendre le pouvoir, à remplacer les détenteurs des moyens de production — sans rien changer au travail et à la vie quotidienne.

Ici, on peut à la rigueur faire le lien avec violence - non-violence :

1. Sur le plan stratégique, le lien entre violence et totalitarisme est assez évident, que la violence soit délibérée ou qu'elle signifie simplement un désir d'adhérer à une idéologie autoritaire ;

2. En ce qui concerne les individus, si l'on estime qu'il n'y a pas de révolution sans libération des personnes (celles appartenant aux groupes opprimés, dans leur corps, dans leur tête et leur comportement), le problème de l'agressivité, du viol et de la violence apparaît aussi très vite.

Cela dit, il n'est plus question pour moi de m'allier aux groupes non violents monopolisateurs chrétiens et autres racailles. En revanche, le dialogue doit être possible avec un nouveau courant bien plus proche de nous (= l'An 01 = et consorts), à condition justement de nous démarquer des chapelles.

A relire ma contribution de novembre, j'y retrouve plusieurs points dont je parle aussi ici. Ça vaut quand même la peine de la relire !

En gros, pour moi, la recherche se situe près des courants marginaux, sous-culturels, antiautoritaires, qui partent du vécu quotidien, qui refusent la division entre le privé et le politique, qui mènent des actions autonomes et se sentent solidaires des autres fronts de lutte. C'est bien là une spécificité de l'anarchisme : nous proposons une critique de tous les systèmes, des contre-sociétés dont nous savons les limites, une utopie à laquelle nous croyons à demi. Je crois intimement que l'anarchisme aura sans cesse (jusqu'à la fin de l'Histoire) ce rôle à jouer, que les autres mouvements politiques ne peuvent pas accepter.

Furth dirait peut-être qu'on en revient à l'individualisme ; je crois avoir progressé depuis ma réponse d'il y a dix-huit mois. Mais, évidemment, les « individualistes » ont eu des idées géniales. J'ai relu la brochure d'Armand « Milieux de vie en commun et Colonies ». Il souligne à plusieurs reprises que la forme des expériences n'est pas tellement importante, que surtout il ne faut pas y voir l'embryon de la société future puisque les conditions économiques, etc. seront complètement différentes, mais que l'intérêt réside dans l'expérimentation même, tant du point de vue économique que psychologique et social. Nous ne disons pas autre chose.

Bianca Castafiore
(28 février 1973)

une autre réunion

Dans la perspective de la rencontre de Pâques, nous avons dégagé trois possibilités (le statu quo étant de toute façon exclu) :

- sabordage ;
- scission ;
- mutation.

En tout cas, une explication collective, ou plusieurs explications doivent être élaborées et *peut-être* publiées dans un numéro charnière.

Nous proposons le plan de discussion suivant :

bilan. où en sommes-nous ?

A une pratique commune se sont substituées des évolutions individuelles parfois convergentes, parfois pas, mais qui n'ont pas été intégrées à l'équipe, ce qui fait qu'au moins une synthèse de ces évolutions est à faire.

Pour certains, les notions mêmes d'anarchisme et de non-violence sont remises en question au même titre que tout autre a priori.

Pour d'autres, il s'agit, sans remettre en cause l'anarchisme et la non-violence, d'intégrer les recherches actuelles des différents composants du groupe (écologie, lutte de classe, sexualité, etc.) et de faire entrer d'autres pôles d'intérêt.

D'autres encore ressentent un sentiment d'échec devant la difficulté de parvenir à une synthèse anarchiste et non violente, tant au niveau de la formulation théorique qu'à celui de la mise en pratique.

D'autres, enfin, gardent la volonté de continuer cette recherche.

perspectives théoriques

Au début, l'objectif du groupe était de définir une non-violence spécifiquement anarchiste. Si ce n'est plus vrai pour *l'ensemble du groupe*, il convient alors de trouver une fonction au groupe.

Est-ce que celui-ci sera un collectif où auront lieu des discussions sur des expériences menées, ce qui servirait ensuite à l'élaboration d'une théorie ?

Pour moi, pas question que groupe et revue se sabordent

Pas de problème de titre, qui ne représente bien sûr pas un a priori, mais l'indication d'un *sens de recherche* ; à mon avis cette indication est encore valable *en gros*, comme elle l'a été, et répond pour le lecteur pas-du-groupe à l'idée qu'il peut se faire de l'association ANV.

Si le marxisme devient le point de référence théorique *constant*, j'aime mieux laisser tomber. Ras-le-bol et stérilité à mes yeux.

L'intérêt du groupe, le fait que j'y gravite dépend justement de sa liberté vis-à-vis du marxisme, et de sa sensibilité et de son attention à un courant non étiquetable parfois, mais en fait plus ou moins anarchiste : courant d'action lié à des mentalités, à des expériences aussi bien qu'à des théories.

La définition du collectif par Sloane m'apparaît intéressante à condition de ne pas limiter *trop étroitement* les expériences menées à celles qu'on mène soi-même à un fort degré (car je suppose que la plupart d'entre nous participent à plusieurs).

J'aimerais qu'on fasse le tour et la synthèse des évolutions de chacun, qu'on fasse entrer les recherches actuelles de ceux qui ont envie, croient bon d'en parler au niveau de la revue et du groupe.

Je trouve que les trois derniers numéros sont des meilleurs et ne correspondent nullement, au contraire, à l'impression qu'il n'y a personne avec qui dialoguer ! Mais pour dialoguer, faut d'abord qu'on s'exprime. Les dialogues avec un certain degré de différence ou de divergence doivent s'effectuer : 1. oralement ou par lettre, de personne à personne, de groupe à groupe ; 2. dans des revues vouées à ces dialogues-ponts par-dessus les gorges ; 3. à une occasion précise d'une part, d'autre part par un travail qui ne se manifeste pas toujours sous forme dialoguée et négative. Quant à l'Allemand du siècle dernier, etc. alias don Carlos, parlons-en ! de sa critique et de sa capacité de dialogue : la seconde étant si faible, la première en est bien handicapée.

Je me demande si ce qui manque à trop d'entre nous, ce n'est pas : 1. soit d'avoir, hors groupe et revue, une « pratique » qu'ils acceptent assez pour telle, d'où l'insatisfaction ; 2. soit de communiquer, en groupe et revue, sur leur pratique effective, vaille que vaille ; 3. et en tout cas de faire un lien à double sens entre ceci et cela même si ce lien n'est pas toujours explicite. Je propose qu'on parle, à Mantes, et en ce sens, chacun de sa pratique.

Il me semble, enfin, que l'éloignement physique joue beaucoup, de multiples façons, entre les membres.

Enfin, anarchisme et non-violence passent aujourd'hui beaucoup plus (toujours comme sens) qu'au début du groupe, dans la mentalité et dans la conduite des gens qui nous entourent, avec qui ici ou là nous travaillons et vivons. Il faudrait que chacun apporte un écho et une participation (même indirecte) de tout cela, si possible. A voir.

Calamity Jane
(6 avril 1973)

projet d'ordre du jour pour la rencontre de pâques 1973

bilan

A partir des bases (explicités ou de fait) de notre regroupement à la naissance du groupe (1964-1965), quelle évolution avons-nous effectuée par rapport à nos intentions et nos conceptions de départ sur la pratique, commune et/ou de groupe, la recherche, la réflexion et les thèmes abordés ?

Quelles sont les causes du plus ou moins abandon de cette réflexion commune, en particulier sur l'anarchisme et la non-violence ?

redéfinition du rôle et de la fonction du groupe

Tenant compte de ce passé commun, quelles peuvent être actuellement les bases de notre regroupement (ou d'un regroupement viable) par rapport à la pratique (à définir : militantisme, non-militantisme, vie quotidienne, action, politique, non-politique...), à la réflexion et aux discussions qu'entraînent cette pratique et les thèmes que nous abordons, et aux éléments théoriques que nous en tirons ou tirerons.

structures du groupe

Voir pour ce point le compte rendu de la réunion de Paris, p. 34-35.

pâques 1973 : rencontre

luttons, mouvement ouvrier

RAHAN. — ... Qui lit ANV ? Y a-t-il beaucoup d'ouvriers qui lisent ANV ? On parle du mouvement ouvrier, on parle d'être dans le coup, en plein dans les luttes ... moi, j'ai l'impression, d'après ce que j'ai pu diffuser sur le plan local, que c'est surtout à des étudiants et à des lycéens. Je voudrais savoir s'il y a effectivement beaucoup d'ouvriers qui sont dans le circuit parce que sinon on n'est pas dans le coup du tout ...

YEARL. — Non, mais il y a une ambiguïté quand on dit ça. Ce n'est pas la revue ou le groupe qui est situé dans le mouvement ouvrier ; je ne le vois pas comme ça. Finalement, que l'on appelle ça mouvement ouvrier ou autre chose, on y est tous situés, dans n'importe quelle position d'ailleurs, que ce soit une position révolutionnaire ou réactionnaire ou réformiste. Tu es dedans puisque tu vis. C'est à partir de là qu'il faudrait discuter.

RED NECK. — J'ai du mal à m'exprimer clairement là-dessus car le terme même de mouvement ouvrier ça semble un terrain marxiste et une base marxiste ... ça me semble faux.

YEARL. — Non, ça dépend de ce qu'on appelle mouvement ouvrier. On peut en avoir une conception très large et dire qu'actuellement la tendance c'est que tout le monde soit prolétaire et finalement voir la constitution d'une classe universelle. Il n'y a plus alors le problème de savoir si l'on est ou pas dans le mouvement ouvrier.

HADDOCK. — Je voudrais dire deux choses. Je me situe dans le mouvement ouvrier, ça ne veut pas dire a priori que je refuse de collaborer avec des gens que je considère, ou qui, à mon avis, sont de fait en dehors du mouvement ouvrier. Ça ne veut pas dire qu'a priori je pense que telle ou telle chose que je veux faire, je ne la fais qu'avec des gens qui sont dans ma situation sociale. Le problème « qui lit ANV ? » ne me semble pas être un critère dans la mesure où je vois les gens autour de moi qui lisent la « Vie ouvrière » et des trucs comme ça. A priori, la CGT c'est le mouvement ouvrier et sa presse est lue, mais ce n'est pas un critère au niveau de la qualité. Si, pour être du mouvement ouvrier, il faut être lu par des ouvriers, dans la situation telle qu'elle est actuellement, il faut sortir un « Humanité » ou un truc comme ça.

L'autre point où je ne suis pas d'accord c'est qu'on aille tous vers une prolétarianisation. Je veux bien qu'on y aille tous, mais vachement loin et au niveau de toutes les luttes qui peuvent se passer actuellement — et ça c'est intéressant à dépasser —, il y a des luttes qui sont typiquement corporatistes, en partie le mouvement des lycéens, et des luttes qui sont typiquement radicales dans le sens où elles sont anarchistes, où elles visent la destruction à terme.

RAHAN. — Veux-tu donner un exemple là... Il faut revenir là-dessus parce que vous n'avez pas du tout la même conception.

HADDOCK. — La différence entre une lutte comme celle des OS qui, en foutant toutes les grilles en l'air, en faisant une lutte corporatiste, en fait foutent tout un système en l'air. Ça me semble une lutte radicale alors qu'une lutte qui consiste à demander la libre incorporation pour tous et qui veut dire, en fin de compte, les étudiants incorporés après leurs études, les ouvriers juste à la sortie du CET, c'est une lutte de type corporatiste qui vise à asseoir une classe. Je ne mets pas ça du tout au même plan. Quand les instits font grève, ou les profs, a priori je ne mets pas ça au niveau d'une lutte radicale.

BIANCA. — Sur quel plan mets-tu l'antimilitarisme lycéen ?

HADDOCK. — L'antimilitarisme radical c'est une tendance dans le mouvement lycéen, mais ce n'est pas le mouvement lycéen. Le mouvement lycéen est, à mon sens, quelque chose de typiquement corporatiste. C'est pour cela qu'il faut faire attention à la façon de présenter les choses.

YEARL. — Pourquoi dis-tu que la lutte des OS est une lutte radicale car elle vise à foutre en l'air le système capitaliste ? Ce n'est pas vrai, le système capitaliste peut très bien intégrer bon nombre de revendications des OS, il en intégrera encore bien d'autres.

HADDOCK. — Effectivement, à terme, mais dans la période actuelle elle bouleverse et transforme complètement une grille hiérarchique et à ce niveau ça rejoint une lutte antiautoritaire. Je ne mets pas ça sur le même plan que la lutte lycéenne car je considère les lycéens comme de futurs cadres. Un cadre c'est un mec qui me donne tous les jours du boulot. Je les côtoie tous les jours les mecs qui ont fait des études, qui sont même gauchistes. Dans leurs relations de travail, ils sont au-dessus de moi ; quand ces mecs-là font grève, ils font la grève, mais c'est leurs oignons, ça ne me concerne pas. C'est pour ça que je me refuse à assimiler... parce que le fait d'être salarié et le fait d'être prolétaire c'est pas la même chose.

CORTO. — Et la lutte des femmes, par exemple, comment tu la situes dans ce contexte-là ? Je ne te suis pas du tout.

HADDOCK. — La lutte des femmes, d'une manière générale, fait partie

du mouvement démocratique, du mouvement bourgeois, pas autre chose. C'est une lutte typiquement bourgeoise, elle peut aller plus loin sur des points extrêmement précis : quand ce sont en même temps des bonnes femmes qui luttent pour leur salaire, quand elles s'attaquent aux problèmes fondamentaux, mais tant que c'est au niveau des droits c'est au même niveau que la lutte pour n'importe quel droit civique.

BIANCA. — Alors là, il semble que tu es vachement mal au courant. Je ne veux pas être agressive, je ne comprends pas très bien ta façon de classer les trucs selon certaines définitions : ceci est radical, ceci est réformiste, ceci est démocratique, ceci est corporatiste ; il ne faut pas, parce que s'il y a un mouvement qui ne lutte pas pour acquérir des droits, c'est bien le mouvement féministe actuel et s'il y a un mouvement qui refuse de lutter pour les salaires, peut-être parce que l'on n'en a rien à foutre d'être salariées, alors comment, là, est-ce que tu peux juger que c'est un mouvement démocratique... ?

CORTO. — Il me semble que tu pars d'un schéma de lutte de classes branché sur le terrain ouvrier et que tu écarter, pour l'instant, (...) d'autres explications à nous proposer, mais à partir d'un a priori, d'un schéma, tu y fais entrer ce qui se passe dans tous les domaines au lieu d'envisager ce qui se passe et voir si ça colle toujours avec le schéma.

HADDOCK. — Si tu veux.

CORTO. — Ce n'est pas si je veux, je te demande si...

HADDOCK. — Moi, je me base sur ma situation, c'est tout.

CORTO. — Mais toi, tu n'es pas qu'un individu producteur, tu es aussi un individu consommateur, tu es aussi un individu qui a une praxis quotidienne.

HADDOCK. — La praxis quotidienne c'est en majeure partie dans mon travail, après je fais le reste. Je suis de fait obligé de considérer cela comme prioritaire, j'y passe huit heures par jour.

YEARL. — Moi, ce que je ne comprends pas tellement, Haddock, c'est que tu dises, en gros, tout ce qui touche la production c'est radical ou ça peut être radical, mais ce qui ne touche pas à la production c'est pas radical, ça ne peut être que réformiste, vaguement démocratique, etc.

HADDOCK. — C'est exactement ça. Que veut dire ce qui touche la production ? Justement, c'est des trucs qui s'attaquent, qui arrivent directement à ce problème-là.

BIANCA. — Par exemple, est-ce que le travail des femmes de faire des gosses et de les élever n'est pas une production de plus-value ? C'est une thèse. Il y a des gens qui défendent cette thèse-là. Est-ce que le refus des lycéens de l'autorité de leur prof, le refus du carriérisme des lycéens-étudiants, n'est pas une remise en cause de la grille hiérarchique ?

RAHAN. — Attention, je suis d'accord avec Haddock aux trois-quarts de ce qu'il a dit car, effectivement, c'est une petite minorité dans le milieu des lycéens-étudiants qui est vraiment radicale. La plupart se barrent effectivement sur des problèmes catégoriels, le reste, ils n'en ont rien à foutre. On peut être gauchiste et prof de fac ou prof tout court et être vachement réactionnaire dans son comportement. Ça, on en rencontre...

HADDOCK. — Attends, minute. J'ai l'impression que ça n'a pas été entendu. J'ai dit aussi que dans chaque mouvement il y a des tendances qui sont plus ou moins radicales, je veux bien me reconnaître dans ces tendances-là dans la mesure où elles rejoignent ma lutte. C'est des tendances dans le mouvement. Moi, je dis que le mouvement des femmes est un mouvement, à mon sens, démocratique, réformiste. Qu'il y ait une tendance révolutionnaire dedans, ça je veux bien l'accorder, je ne dis pas le contraire, mais ce n'est pas le mouvement.

BIANCA. — Et quelle jonction avec le mouvement ouvrier ?

HADDOCK. — Dans le mouvement ouvrier aussi il y a des tendances réactionnaires, je ne dis pas le contraire. C'est pour ça que je dis que je me place dans la tendance antiautoritaire du mouvement ouvrier, cela me semble assez clair. A partir de là, je ne mets aucune exclusive contre qui que ce soit pour travailler en dehors, parce qu'il se trouve que les seuls endroits où je peux faire des choses qui m'intéressent, c'est en dehors du mouvement ouvrier, en dehors de mon boulot.

AVERELL. — Tu privilégies un mouvement où tu ne peux rien faire, où tu n'as aucun impact ?

HADDOCK. — Je suis dans le mouvement où je ne peux rien faire, c'est différent, je ne privilégie rien, je suis dedans, je n'ai pas le choix, il faut le reconnaître.

RAHAN. — Il faudrait que chacun se situe par là, plutôt qu'il y ait un dialogue de chacun avec Haddock. Moi, il me semble que sa position est claire et défendable. Il n'y a pas de problème parce que la révolution se fera par le mouvement ouvrier. J'attends la théorie qui dira que la révolution se fera à l'écart du mouvement ouvrier.

FINLAY. — Il ne s'agit pas de passer à côté de quoi que ce soit. C'est quoi, le mouvement ouvrier ? ça va vers quoi ? C'est peut-être ça qui est intéressant. C'est un mouvement vers quoi ? Si c'est un mouvement vers une amélioration de la vie, que ce soit ouvrier, que ce soit marginal, ça va dans la même direction.

BIANCA. — C'est peut-être la convergence des tendances antiautoritaires radicales...

RAHAN. — Il me semble qu'il y a une convergence... d'accord, mais

quand il n'y a pas de mouvement ouvrier dynamique où les éléments révolutionnaires ont pu s'exprimer, il n'y a pas de révolution, il y a peut-être une marginalisation de plus en plus grande qui est fort bien récupérée par la bourgeoisie et le système démocratique libéral.

YEARL. — Moi, je ne suis pas d'accord avec Haddock pour dire que la production dans le système capitaliste se réduit à la production de marchandises : il faut avoir aussi tout ce qui concourt à la production de marchandises, mais tu ne peux pas le dissocier comme ça, ça fait partie aussi du système de production, l'enseignement fait partie du système de production.

HADDOCK. — Qu'il y ait interaction entre tout ça me semble absolument normal, évident. Le problème, c'est que si tu veux creuser le problème, tu te heurtes, que tu le veuilles ou non, au problème de la production. C'est le problème fondamental. Tu arrives à acquérir des droits, ce que l'on appelle des droits civiques, que ce soit pour les objecteurs, pour les bonnes femmes, pour les avortements, etc., mais, en fin de compte, si tu veux aller plus loin, tu tombes au niveau de la production, tu n'as pas le choix. Dans quelque mouvement que ce soit, avec des tendances radicales, tu vois leur radicalité dans la mesure où elles se heurtent au problème de la production.

FINLAY. — Mais tu peux te heurter en quittant le mouvement, en essayant de faire autre chose... (...) Je ne me sens pas faisant partie du mouvement ouvrier, pourtant je suis ouvrier, je me sens faisant partie d'un mouvement qui merdouille, qui avance, qui recule, ça ne veut plus rien dire pour moi, mouvement ouvrier. Pour moi, la lutte de classes, ça ne veut plus rien dire.

opportunité de l'analyse économique

PANORAMIX. — Cette discussion ne faisant pas avancer les choses... on peut la prendre par l'autre bout de la lorgnette, toute réflexion sur un changement de société, sur la révolution, ne peut aboutir que si l'on a mûrement réfléchi à un certain nombre de problèmes, c'est-à-dire, je reviens toujours là-dessus : le mode de production, le rôle du capital ; tout le reste, la consommation, l'interaction entre l'urbanisme et l'exploitation, Engels a écrit des pages là-dessus. Les situs ont lancé beaucoup d'idées sur l'urbanisme, mais ce qui manque au mouvement disons anar en général, antiautoritaire, c'est justement cette réflexion un peu plus approfondie sur le rôle des modes de production et du capital.

CORTO. — D'accord. Pendant un temps, dans le mouvement anar, dès qu'on parlait de quelque chose teinté de marxisme, c'était le diable, c'était repoussé à une unanimité particulièrement désagréable et sans examen approfondi. Maintenant, il semblerait qu'il y ait une réaction contre

cet état d'esprit, qui fait qu'on accepte un certain nombre d'analyses marxistes, bien qu'on se situe en tant qu'antiautoritaires. Mais, aujourd'hui, moi, je demande, par rapport à l'analyse marxiste qui a été faite il y a un siècle, aujourd'hui qu'est-ce le capital ? qu'est-ce que les rapports de production ? parce que je ne pense pas du tout que le schéma marxiste on puisse le calquer comme ça. Ça a évolué. Est-ce qu'on peut tomber d'accord ? D'accord pour les rapports de production, c'est le nœud du problème, mais ce n'est plus la classe ouvrière qui détient forcément la clé des rapports de production. Je n'affirme rien, je m'interroge.

PANORAMIX. — Aborder ce problème-là, ça demande un tas de déblaiements de mots, de définitions de mots, de développements assez longs. Prenons l'exemple de ce qu'on appelle l'autogestion. Si on prend l'idéologie qui se dégage des théories autogestionnaires actuelles, ça voudrait dire que pour avoir une société meilleure sans aliénation, il suffirait de changer un certain nombre de rapports de production, de rapports hiérarchiques. Ça ne résout pas le problème du capital, c'est-à-dire de savoir s'il y a une masse « d'énergie » assez abstraite pour faire fonctionner la machine économique.

CORTO. — Et il y a un autre problème que Marx n'avait pas étudié : ce sont les problèmes de pénurie mondiale d'énergie ou autres, de répartition des ressources à l'échelon mondial, un tas de choses de ce goût-là qui ne sont pas présentes dans l'analyse marxiste. C'est une constatation, pas un reproche. Et attention à ne pas faire du passéisme et regardons aujourd'hui comment on peut parler de capital, de rapports de production dans des schémas pas trop rigides.

BIANCA. — Il y a un défaut des anars : dès qu'on parle d'économie, on dit marxisme. En fait, ce qu'il y a de marxiste dans les recherches actuelles, c'est d'avoir pris une certaine façon d'analyser justement rapports de production, mode de production, profit, plus-value, et actuellement il y a un certain nombre de recherches en cours qui sont des nouvelles théories de la valeur, etc., qui essaient d'intégrer les données dont on parlait et qui peuvent mener à des critiques sur l'autogestion par exemple. Effectivement, pour les anars, ça a toujours été moins important d'envisager ce côté-là, parce qu'ils privilégiaient beaucoup plus la liberté, etc. (...) sans se préoccuper tellement des relations économiques. (...) Le rôle de l'Etat peut absolument s'intégrer dans cette recherche-là. (...) Dans quelle mesure est-ce qu'une meilleure connaissance des mécanismes de la production et du capital, actuellement, change notre action, modifie notre pratique, est-ce que ça nous permet vraiment de faire quelque chose ? Ou est-ce que c'est une certaine satisfaction que l'on se donne ?

PANORAMIX. — (...) Si une insurrection a des chances de réussir, qu'est-ce qu'elle met en place comme structure économique au niveau de la comptabilité, au niveau de l'informatique, au niveau du savoir ? Ce

n'est plus au niveau du petit groupe, de la tribu, de la communauté, c'est au niveau de sociétés très complexes, d'ensembles qui s'entremêlent.

BIANCA. — Je ne comprends pas. Si tu analyses le capital comme influençant ton mode de pensée, ta pratique, comment peux-tu prévoir un mode d'organisation post-révolutionnaire sans que les limites de ton imagination soient elles-mêmes fixées par le capital. Les projections que tu peux faire, post-révolutionnaires, ne peuvent être que des suggestions de multiples formes possibles tant au niveau des structures économiques que sur les relations personnelles (pratique du couple et de la famille). Ça ne peut être que des propositions.

CORTO. — Comme dans la science-fiction, les qualités des extra-terrestres qui ont été imaginés sont toujours imaginées dans un contexte terrestre.

PANORAMIX. — De la même façon, une société socialiste est issue du capitalisme, il ne peut pas y avoir cassure.

CORTO. — Nous avons du mal à imaginer une société sans profit, on trouve des aménagements.

HADDOCK. — De quoi on parle ? De la nécessité d'étudier le rôle du capital ? Comment peut-on remettre ça en cause ? pas plus que n'importe quel autre rôle plus ou moins secondaire. On reprend le rôle de l'auto-gestion, les formes de l'autogestion proposées par les autogestionnaires. Si tu n'étudies pas le rôle du capital et la façon dont ça marche, il est évident que l'autogestion style PSU, CERES et compagnie, c'est ce qu'il y a de mieux. A partir du moment où tu travailles un peu ça, tu t'aperçois que ça déconne. Sur les possibilités d'imaginer autre chose, je crois qu'on peut déjà essayer d'imaginer autre chose, mais on s'aperçoit qu'on est atteint de sclérose capitaliste. Ça me semble évident. Il y a déjà des gens qui ont essayé de calculer le prix du travail non en argent mais en heures, que ce soit les communistes de conseils hollandais, les gens d'« Invariance », etc. Il y a des tas de débats de ce genre-là, qui me semblent importants. En privilégiant ça, on ne rend pas caduques d'autres recherches... la seule preuve, c'est que Pano travaille aussi sur le problème de la violence, d'une façon philosophique, historique, sur le rôle de la violence. A priori, ça peut sembler loin du capital, en tant que schéma économique... on ne dit pas que c'est pas nécessaire, mais on est obligé de revenir à l'économique.

rapports de production ***rapports interpersonnels***

AVERELL. — Bianca, en t'opposant à ce genre de travail, encouragerais-tu l'ignorance ? Qu'est-ce que tu voulais dire par là ?

BIANCA. — Je dis par là que lorsqu'on prend des trucs du niveau

d'« Invariance », plein de fractions, de signes algébriques, je dis que les uns comme les autres, on n'a pas envie de lire.

FINLAY. — Ça me paraît important d'étudier le système économique, mais je préférerais privilégier le système relationnel entre les gens parce que la façon dont les gens s'acceptent, s'admettent, se refusent, ça me paraît plus important.

PANORAMIX. — Oui, mais alors là tu tombes très vite dans les thèses psychologues qui disent : transformez-vous et vous transformerez le monde. Ça châtre, ça nie une partie énorme de ce que j'appelle l'aliénation.

BIANCA. — Comme les thèses économistes peuvent elles aussi...

PANORAMIX. — Absolument. Je n'affirme pas le contraire.

FINLAY. — Je ne suis pas contre l'économie, mais ça me paraît pas essentiel, surtout à travers les expériences que j'ai pu faire. Change l'économie, tu ne changes pas obligatoirement les rapports entre les gens.

HADDOCK. — Ça n'a pas encore été tenté, alors tu ne peux pas savoir.

FINLAY. — Je vois ça, moi, à travers le mouvement communautaire.

PANORAMIX. — Une société où les rapports de production seraient nettement améliorés serait une société qui aurait encore besoin de psychiatres. De toute façon, il y a un passif de psychonévrose qui est et qui ne se transformera pas du jour au lendemain : l'hérédité, des modes inconscients de relation entre parents et enfants. De toute façon, il y a toujours des modes de relation inconscients qui existent.

HADDOCK. — Tu dis, à partir de ton expérience communautaire, qu'il est prouvé qu'il ne suffit pas de changer les structures économiques pour changer les relations entre les gens. Ce que nous on peut dire en retour c'est que les structures économiques en milieu communautaire n'ont pas été changées. Il y a eu translation, c'est-à-dire que les relations ne peuvent pas changer parce qu'il y a interaction avec l'extérieur. Si les relations communautaires n'ont pas changé, ça ne vient pas du fait des relations psychologiques, mais parce que tout autour ça n'a pas changé et à ce moment-là, tu ne peux pas changer au niveau de la cellule.

FINLAY. — Oui, mais je ne suis pas d'accord.

HADDOCK. — Du même fait, nous, on tire des conclusions différentes.

PANORAMIX. — En reprenant les idées générales des marginaux : vivons sur nous-mêmes, produisons nous-mêmes ce qu'on a besoin pour notre propre consommation, c'était le statut des sociétés primitives, mais les cas de pénurie, de famine se sont posés, et elles ont été obligées de créer un surproduit pour avoir des réserves, de diviser leur travail, etc. Ça me

semble des éléments que le mouvement communautaire nie, et qui amènent à des échecs psychologiques et théoriques.

FINLAY. — Les communautés merdouillent dans les problèmes relationnels et n'arrivent pas à déboucher sur une économie concrète. Les problèmes qui ressortent en premier c'est les problèmes relationnels, pas économiques.

HADDOCK. — Les communautés sont possibles parce qu'elles se trouvent dans une société de gaspillage. En fin de compte, elles sont soumises à toute la société extérieure. Tu ne peux pas t'en exclure, donc les relations individuelles ne sont pas changées parce que tout autour ça continue.

PANORAMIX. — Dans une entreprise entrent dans le capital les locaux, investissements, machines, le stock. Au niveau communautaire c'est pareil. La maison, les instruments de travail, etc., il faut amener tout ça, et ça instaure des rapports entre les individus, par exemple, quand c'est un individu qui amène deux ou trois millions pour amorcer l'affaire, c'est pas négligeable.

FINLAY. — Où veux-tu en venir ?

PANORAMIX. — L'énergie électrique, etc. dont la communauté dispose et n'a pas à produire, elle bénéficie d'un apport non comptabilisable mais certain de la société.

BIANCA. — En vivant sur ce gaspillage, il faut qu'elle soit subversive, qu'elle subvertisse, qu'elle détourne les moyens de production.

FINLAY. — Mais je ne comprends pas pourquoi il faut privilégier les rapports économiques plutôt que les rapports relationnels.

HADDOCK. — Le truc, c'est qu'on ne privilégie pas... ce qu'on dit c'est que les rapports individuels sont la conséquence des rapports économiques, mais si tu veux changer quelque chose, réellement changer, il faut changer aussi bien l'un que l'autre, il y a interaction. Ce que l'on souligne, c'est que dans le mouvement communautaire, les rapports de production sont sous-estimés dans leur influence sur le comportement des gens... Pour changer ces rapports de production, il faut, d'une part, que les conditions soient propices, d'autre part, que les gens commencent à prendre conscience d'une façon simultanée. Il faut qu'il y ait interaction permanente.

AVERELL. — Est-ce peut dire qu'on arrive maintenant à deux niveaux de lutte : lutte au niveau économique, lutte au niveau des rapports individuels ? Est-ce qu'on est d'accord pour lutter sur ces deux plans ? Ou faut-il absolument privilégier l'un ou l'autre, ou est-ce qu'on privilégie l'un parce qu'on est en situation ?

BOUCHE DOREE. — Il semble que pour la plupart d'entre nous il est plus facile d'avoir une influence sur les rapports au niveau individuel qu'au niveau de la production.

BIANCA. — Sur quoi on pourrait se mettre d'accord, c'est qu'il y a ces deux lignes de lutte, mais sans interaction, c'est-à-dire que les rapports individuels sont marqués par la société dans laquelle on vit et par ses rapports économiques; de même, la lutte économique si elle renaît seule négligeant les rapports personnels est aussi aberrante. Est-ce qu'on peut se mettre d'accord là-dessus ?

AVERELL. — Il semble que pour les deux positions, chacun veuille ignorer l'autre forme de lutte.

FINLAY. — Non, ce que je veux dire, c'est que les rapports interindividuels, relationnels ont bloqué l'approche du problème économique. Du moins dans les communes que j'ai pu voir.

CORTO. — Je voudrais reprendre l'idée que n'importe quelle expérience communautaire est vouée, dans la société capitaliste, à constituer un capital. Je pense qu'au moins en tant que terrain d'expérimentation le mouvement communautaire est très intéressant, mais je pense à une expérience dont j'ai pris connaissance il y a quelques semaines, dans une petite commune du haut Var avec un maire type militant PSU. L'expérience porte sur la socialisation de sols qui étaient propriété privée et qu'ils ont rendus communaux. C'est une commune très vivante. A partir de la construction d'un barrage, de l'arrivée de touristes et de promoteurs, ils ont réussi à convaincre les gens de rendre les sols communaux. C'est fait, c'est pas un projet. C'est des gens qui pour résister aux promoteurs ont fait ça. Ils ont cherché une formule à l'intérieur du système capitaliste. A partir de cette mise en commun, ils ont cherché à en avoir et la jouissance et la plus-value.

De toute façon, je cite cet exemple parce qu'il est original, c'est le seul à ce jour à ma connaissance et ensuite je crois que les mouvements communautaires peuvent poser le problème. L'expérience est quand même significative. C'est pas pour faire absolument la synthèse, mais Averell a essayé de faire une mise au clair de ce qu'on avait discuté pour dire qu'il n'y a pas forcément à privilégier un terrain de lutte par rapport à l'autre, ils peuvent se rencontrer et se rencontrer pratiquement.

HADDOCK. — Si tu mènes une lutte vraiment révolutionnaire, ils se rencontrent de fait. Il est clair qu'une lutte purement économique c'est du syndicalisme avec tout ce que cela implique et qu'une action sur les relations interindividuelles te fait tomber dans un psychologisme débile. Si tu mènes la lutte réellement jusqu'au bout, tu te heurtes en fin de compte aux détenteurs du pouvoir c'est-à-dire au capital. Tu n'as pas le choix.

AVERELL. — Je me situe entre les deux. Ce qui me gêne, c'est que certains copains ne se situent que sur un plan et cela me paraît très restrictif.

FINLAY. — Je n'exclus rien ni personne, je pense qu'en privilégiant l'étude des rapports économiques, on risque d'exclure les rapports interindividuels, on peut les ignorer, on peut changer les rapports économiques sans changer les rapports interpersonnels. Tandis qu'on ne peut pas éviter les premiers. Quoi que tu fasses, tu seras obligé de t'y affronter. Et si tu es déjà prêt à accepter l'autre en tant que personnalité, je pense que tu aborderas les problèmes économiques d'une façon différente.

BIANCA. — L'exemple que tu donnes de la communauté me semble assez caractéristique, lorsque vous avez changé les rapports économiques, vous avez été bloqués.

FINLAY. — Il n'y a pas eu de rapports économiques, on ne produisait rien.

BIANCA. — Vous avez été bloqués au niveau interindividuel, et ça je sens que c'est dû, en partie, à ce que les relations individuelles actuellement sont fortement marquées à la fois par la psychologie et l'histoire de chacun, mais aussi par une certaine relation économique. Par exemple, comme on le voit dans de multiples communautés agricoles qui se forment, les gens n'arrivent pas à changer les rapports personnels simplement parce qu'ils sont obligés de travailler comme des paysans, c'est-à-dire : lever et coucher au soleil. Ils n'ont plus la force de changer les rapports entre les personnes. A ce moment-là, les problèmes personnels deviennent énormes et ils occultent l'importance des problèmes économiques et vice versa.

FINLAY. — On peut dire donc que changer les rapports économiques entre personnes dans un groupe rend les relations interindividuelles insupportables.

BIANCA. — C'est possible aussi, oui.

RAHAN. — Il me semble que les deux thèses et la synthèse ont été formulées et je ne sais pas si on peut continuer... on peut continuer à discuter pendant des heures et on ne va pas avancer tellement. Ce qui est gênant, c'est que ça prend une allure de dialogue, il n'y a que trois ou quatre qui ont parlé là-dessus, on saura tous longuement ce qu'en pensent ces quatre-là, mais on n'aura pas réglé le problème à savoir notre position collective ou la position de chacun d'entre nous.

PANORAMIX. — Ça permet de situer le débat pour le travail qu'on peut faire dans la revue si on veut continuer à faire une revue.

RAHAN. — En général, il a toujours été évident qu'il doit y avoir interaction entre les actions collectives disons contre le capitalisme et une action individuelle de libération.

AVERELL. — Rahan n'a pas tort, je pense que c'est intéressant qu'on se le dise là, entre nous. (...)

BIANCA. — Je pense que les problèmes ont vachement changé maintenant parce qu'il y a beaucoup plus d'actions collectives de libération, les femmes, les jeunes, les marginaux, des communautés.

RAHAN. — C'est pas une révélation qu'il y a deux fronts...

FINLAY. — D'accord, ça a toujours existé, mais on peut en discuter là, maintenant, peut-être, plus clairement.

CORTO. — Moi, ça m'intéresse de connaître les problèmes de la production, du capital, etc., et le problème soulevé par Finlay c'est sûr qu'il n'est pas nouveau : Armand en a parlé il y a longtemps. Les problèmes relationnels sont toujours pareils, mais il y a aussi des éclairages nouveaux.

PANORAMIX. — Peut-on définir ce qu'on entend par relation ? C'est toujours quelque chose de très flou. Il me semble qu'on parle assez facilement des modes de production parce que c'est quelque chose de concret, dès qu'on parle de relations individuelles ou interindividuelles, de notre quotidienneté, on parle de choses très vagues.

AVERELL. — Je dis exactement le contraire.

BIANCA. — Je vois là un décalage par rapport à il y a quelques années, toute la nouvelle problématique de la vie quotidienne, de l'aspect du désir, au niveau d'une collectivisation, c'est différent, politisé parce que collectivisé justement. Cela me semble vachement dépasser les idées de changer la vie en soi-même, qu'on sous-entend peut-être toujours : c'est un changement des attitudes dans la politique, ce qui est beaucoup plus intéressant, actuellement, que le changement de soi-même.

RAHAN. — D'accord, mais ce n'est qu'un aspect, peut-être sous un éclairage nouveau. On pourrait appeler cela la réalisation de l'individu par les luttes.

BIANCA. — Je ne dis pas seulement ça ; pour moi, ce qui est important maintenant, c'est justement d'essayer d'abolir la distinction qu'on a toujours faite entre le politique et le personnel, entre le privé et le public, etc.

relations dans le groupe

CORTO. — Lorsqu'on dit que nous sommes antiautoritaires, pour se situer par rapport à l'extérieur, il y a aussi un niveau relationnel. Pour moi, c'est poser la question du pouvoir, des problèmes de territoires... Je trouve un peu gratuit de se dire antiautoritaire et puis d'avoir à exercer des pouvoirs, pas seulement ailleurs, mais ici, maintenant, en parlant plus que d'autres, par exemple. Qu'est-ce que cela signifie, comment est-ce que j'arrange ça avec mes idées anarchistes ? c'est pas du tout absent, pour moi, des luttes ouvrières... C'est aussi un aspect qu'il ne faut absolument

pas négliger. On n'éclaircira les luttes ouvrières que si on est au clair avec ça aussi.

RAHAN. — Tu es bien d'accord que, finalement, avec plus ou moins de maladresse et de succès dans les réalisations, il y a cette recherche dans le mouvement traditionnel anar, d'essayer, en gros, d'avoir un mode de vie pas trop en distorsion par rapport à l'idéologie ou à une théorie de lutte. Il me semble que c'est ce qui faisait, d'une certaine façon, l'originalité des anars, de faire cette recherche.

BIANCA. — Qu'est-ce qu'on vit dans ANV, et ici, deux ou trois fois par an ?

RAHAN. — Effectivement, peut-on se poser le problème de cette revue qui est faite par une toute petite minorité ?

BIANCA. — Non, je veux dire dans la pratique des rencontres ANV.

RAHAN. — Tu veux dire ce que disait Corto, les interventions plus ou moins importantes, le silence de certains, c'est ça ?

CORTO. — Non. Comment on se situe face au problème du pouvoir, non pas pour l'appliquer le jour de la révolution, mais là, maintenant...

AVERELL. — Et en dehors des rencontres.

CORTO. — Oui, et en dehors des rencontres parce que les interactions continuent tout au long de l'année. Comment on relie ça à une analyse plus globale ?

AVERELL. — Ça impliquerait d'abord une analyse... des pouvoirs de certains.

HADDOCK. — Je ne suis pas d'accord.

PANORAMIX. — Il y a un pouvoir au niveau de ceux qui ont fait la revue pendant un certain temps, parce que s'ils en avaient eu marre, certains problèmes se seraient posés plus vite et d'une façon plus cruciale.

BIANCA. — On s'est toujours cassé la gueule, ça ne débouchait sur rien, quand on discutait de ces temps de parole, ce n'est peut-être pas là le vrai problème. Moi, je le vois beaucoup plus dans un type de relation qu'on a instauré par une certaine habitude depuis des années, qui est vraiment des discours contre d'autres discours. Il m'est arrivé de me trouver extrêmement mal à l'aise devant des gens que je connaissais depuis des années parce que j'avais envie de vivre avec eux, parce que j'avais envie d'être plus chaleureuse, etc. Peut-être eux aussi, je ne sais pas encore, mais qu'on se trouvait complètement figés les uns face aux autres, et pour moi, faire la révolution ce n'est pas seulement supprimer le pouvoir qui est au-dessus de nous, mais c'est aussi créer des liens entre les gens, plus chaleureux, plus équitables, peut-être à un niveau

différent de celui des échanges d'idées où il y aura forcément toujours des distorsions.

PANORAMIX. — C'est de la mystique ça.

BIANCA. — Non. Dans les communautés, au niveau du couple, avoir des relations qui sont différentes de celles qu'on voit actuellement ce n'est pas mystique, c'est moi qui ai envie de vivre, d'exprimer les désirs que j'ai pour d'autres gens.

HADDOCK. — Je suis assez d'accord avec Panoramix. Le gros problème, c'est que tu viens, ou tout le monde vient, on va avoir ce genre de rapports et on repart. En fin de compte, tu es arrivée, tu ne t'es pas demandé si les autres avaient envie d'avoir d'autres rapports avec toi ou si les rapports qu'on pouvait avoir ensemble ici ne sont pas forcément des rapports horizontaux, mais des rapports pour faire quelque chose. Si j'ai appris une chose au cours d'un certain nombre d'années de Service civil et autres, c'est que tu pouvais avoir des échanges réels avec les gens en faisant quelque chose avec eux et qu'à partir du moment où tu ne fais plus rien avec eux, tes rapports relèvent alors de la mystique.

BIANCA. — Mais j'estime que je fais quelque chose avec le groupe ANV sinon je ne viendrais pas. Ce que je voulais dire tout à l'heure ce n'était pas une critique, c'était une question que je posais au groupe et que je me pose.

PANORAMIX. — C'est marrant, pour moi, les relations qu'il y a ici sont des relations de production parce qu'on produit, d'une certaine façon, une revue.

AVERELL. — Mais tout à l'heure, il avait été dit qu'il y avait des rapports de production et qu'il y avait aussi autre chose. Est-ce qu'ils existent ces rapports pour tout le monde ou y en a-t-il pour lesquels ils n'existent pas ?

PANORAMIX. — Ils existent d'une certaine façon, mais l'objet de la plupart des rencontres a toujours été, à mon avis, de mettre au point un ou des numéros.

la revue

RAHAN. — D'accord, posons la question autrement : si on ne faisait plus la revue, est-ce qu'on aurait des occasions de se rencontrer pour échanger nos impressions, pour avoir des contacts amicaux. Moi, je ne le pense pas.

AVERELL. — Mais si on a commencé à faire la revue, c'est peut-être parce qu'il y avait aussi des rapports qui n'étaient pas de production. Maintenant, on a peut-être des rapports de production, mais ça me paraît aussi insuffisant pour certains, ce n'est pas si simple.

RAHAN. — Pourquoi fait-on une revue ?

HADDOCK. — C'est ça, le problème. Il est clair qu'on a plaisir à produire quelque chose, c'est un moyen d'expression pour faire autre chose, mais, en fait, ça entraîne des rapports de production et s'il n'y avait pas eu cette production-là on ne serait pas ici aujourd'hui.

RAHAN. — S'il y a uniquement des rapports individuels, on pourrait se contenter de faire une revue tirée à trente exemplaires ou de faire des feuillets et se les envoyer. Pourquoi ressentons-nous le besoin d'étudier et de vendre cette revue ? Je pose la question, je ne sais pas comment y répondre. Je me souviens quand on a parlé du tirage, on a parlé de faire appel à différentes publicités, on a dit qu'on ne voulait pas devenir un mouvement, on ne peut pas vendre à tout prix beaucoup de numéros, ce qui nous intéresse, c'est la qualité... Il y a aussi eu cette idée que si on se développait trop vite, on allait se casser la gueule...

AVERELL. — Moi, ce que je ressens avec la revue, c'est qu'on projette un certain nombre de choses sur le papier, une communication vers l'extérieur, et de là nous reviennent des individus avec qui on a des rapports. C'est des rapports au niveau de la revue, mais aussi des rapports individuels.

RAHAN. — Ou peut avoir des rapports de lutte. Le contact avec les lycéens dans mon coin s'est fait par l'intermédiaire de la revue. La revue leur a permis de se cristalliser autour de quelque chose, de se rassembler, de se situer.

BIANCA. — Oui, mais il y a quelque chose... je ne sais pas, moi, je veux produire avec des gens que j'aime bien et d'autre part si j'aime des gens j'aurais envie de faire des choses avec eux...

PANORAMIX. — Ce sur quoi j'insiste, c'est qu'il y a un dénominateur commun : la revue. A partir du moment où le travail que nécessite cette revue est considérée comme aliénant, les relations disparaissent.

RAHAN. — D'accord. Je reviens sur ce qui s'est passé il y a quelques années où on avait tenté de distinguer la revue et le groupe et certains pensaient que le groupe devait avoir une existence propre en dehors de la revue. Il devait y avoir des rencontres en dehors de toute confection de revue. Or, cette tentative n'a abouti à rien. Il y avait quand même plusieurs personnes qui ressentaient ce besoin...

BIANCA. — Il y a eu des campings...

CORTO. — Je ne sais pas si on parle de la même chose. J'ai pensé, à propos de ce qu'a dit Pano, à la proposition de copains qui sont partis depuis, qui avait été de laisser tomber la revue et de faire un bulletin intérieur de discussion.

FINLAY. — Qu'est-ce qui vous fait chier ? c'est d'écrire ou c'est autre chose ?

HADDOCK. — C'est être lié à un truc et être tenu de le faire dans un certain temps, sous une certaine forme, tous les problèmes de A à Z, sauf l'impression en tant que telle. Tout cela demande beaucoup de boulot. Mais à mon sens, il est illusoire de penser que, dans la société actuelle, on puisse échapper, sauf dans un transfert mystique, à des relations dites productives pour faire avancer quoi que ce soit. Plus je vais, plus je m'aperçois que les gens qui ne font pas ensemble quelque chose de concret ne demeurent pas longtemps ensemble.

CORTO. — Je trouve que la revue n'est pas seulement un objet que l'on fabrique, c'est aussi une ouverture sur l'extérieur, un moyen de communication. C'est pas un lien dans le groupe uniquement parce que c'est une production, mais aussi parce c'est une production vers l'extérieur.

FINLAY. — Les deux notions de production ne sont pas claires. Il y a la production de textes, la production de ce que certains pensent, et puis il y a la production technique de la revue. Si c'est la production technique de la revue qui fait chier, ce n'est qu'une question d'organisation à laquelle on peut trouver une solution. Si c'est une question d'écriture, de réflexion c'est autre chose. Il n'y a pas de problèmes au niveau de l'existence de la revue s'il y a matière à faire une revue.

PANORAMIX. — Un autre argument c'est de dire qu'on ne fait une revue que quand on a quelque chose d'intéressant, mais on ne bénéficiera plus de l'exonération de la TVA qui n'est pas mince, et on n'aura pas de tarifs préférentiels à la poste.

HADDOCK. — Ce que je n'ai pas encore vu, et ANV ne m'a pas encore fait changer d'idée là-dessus, c'est l'existence simultanée, à l'intérieur d'un groupe, d'activités parallèles et je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi, au sein d'ANV, il n'y a pas eu d'un côté la publication d'une revue, de textes, et de l'autre côté une vie intellectuelle sans rapport direct. L'une et l'autre ont toujours été senties comme oppressantes ou comme liquéfiantes par les tenants d'un groupe ou l'autre. Ceux qui étaient pour la parution régulière d'une revue pensaient que sans cette parution on allait se liquéfier, et ceux qui étaient contre la parution régulière de la revue disaient que si elle continuait à paraître on ne pourrait rien foutre. C'est ça qui me fait chier d'une certaine façon, qu'un groupe n'arrive pas à mener deux actions de front sans qu'il y ait nécessité d'interaction. Ce que je voudrais faire c'est, d'un côté, continuer la revue parce que cela me semble vachement important et, de l'autre côté, pouvoir échanger des informations, lire des trucs sans que a priori ça passe dans la revue. Je pense que si on arrivait à avoir ces deux morceaux, on sortirait une revue d'une qualité différente au niveau des textes qu'on publie. Cette espèce d'interaction permanente, on peut appeler cela dialectique ou tou'

ce qu'on veut, je n'ai pas encore vu que cela puisse arriver, c'est toujours l'un ou l'autre. Chaque fois que la discussion libre semblait viser la productivité aux yeux du groupe, le groupe s'est cassé la gueule. Et régulièrement, tous les gens qui foutent le camp du groupe, et je crois que c'est typique pour ANV, foutent le camp parce qu'ils ne sont pas d'accord avec la production de la revue, ils se liquéfient eux-mêmes complètement.

PANORAMIX. — C'est un peu ça, le côté quotidienniste...

BIANCA. — C'est pas du tout comme ça que je vois le problème « quotidienniste ».

PANORAMIX. — Vous voulez absolument produire et vous aliéner à la production.

BIANCA. — Pour moi, la question se pose vraiment très différemment. J'ai toujours été en faveur de la revue régulière. Seulement là où le groupe ne répond pas à ce que j'attendais de lui, et de plus en plus consciemment maintenant... A un certain moment je n'étais pas consciente de ce manque ... par exemple, le numéro sur les communautés que je devais faire avec quelques copains et que je n'arrive absolument pas à faire pour des raisons affectives. Ce n'est pas une question de quantité de textes, que j'ai, ni même de connaissances intellectuelles ou de réflexion sur les communautés, à froid, ni la question d'expériences que j'ai faites, de ce que je voudrais faire par la suite ou de l'acquis que j'ai. Là, j'aimerais que le groupe participe à ce côté-là de la réflexion. Que ce soit uniquement dans le but de la réflexion, d'enrichir les connaissances intellectuelles ou de collaborer d'une façon pratique à ce numéro, cela ne m'intéresse pas. Pour moi, la participation à ANV, c'est la participation à un groupe affinitaire, entre autres. Je dis bien : entre autres. Un groupe affinitaire soutenu effectivement par la production, qui est indispensable à sa vie, mais où ce que je vis moi-même, mes sentiments, le quotidien sont pour une large part aussi.

PANORAMIX. — Qu'est-ce que ça veut dire quotidien ?

BIANCA. — C'est, d'une part, les relations avec les gens, c'est l'espace où je vis, c'est aussi, le type de boulot que je fais. Par exemple, dans la communauté, on faisait presque tous n'importe quoi pour vivre, des petits boulots qui étaient assez secondaires. Maintenant, je continue à faire un petit boulot, mais sans vivre en communauté et je le supporte très mal.

FINLAY. — Il était question, à un certain moment, de travailler en commissions. Ça ne s'est jamais fait ?

BIANCA. — Mais ce n'est pas seulement sur le plan spécifique des communautés, c'est une communauté de vie, de production, par rapport à l'aspect communautaire que pourrait avoir le groupe ANV, le groupe

autour de la revue. J'ai trouvé vraiment con d'écrire des trucs sur les changements interpersonnels dans les communautés, chose dont on a discuté au camping l'année dernière et à laquelle tout le monde semblait accorder une importance, et puis de me trouver dans un groupe où il me semble qu'on a des relations assez con. Pourquoi ferais-je ce travail pour ANV plutôt que pour un autre groupe ? (...)

CORTO. — Moi, je ressens cette limite aussi et en privilégiant la revue, il y a souvent eu des problèmes : ceux qui ne pouvaient pas s'exprimer par écrit, ceux qui ne voulaient pas le faire. A chaque fois il a été répondu : il n'y a qu'à faire un texte et on en discutera en commission, mais jusqu'à présent, nous n'avons pas réussi à avoir des échanges à ce niveau. Moi aussi, j'ai un certain nombre de centres d'intérêt que je voudrais amener dans le groupe parce que je pense que ça peut l'intéresser, mais je n'ai absolument pas envie de le faire par écrit parce que, d'abord, je n'arrive pas à faire passer le dixième de ce que je voudrais faire passer, et qu'oralement et pendant les rencontres, il y avait toujours la revue qui prédominait. Mais c'est pas seulement au niveau du quotidien des copains, il y a aussi un côté affectif, un besoin d'échange que je ne peux pas retrouver ailleurs, que j'aurais voulu trouver dans ANV. Que la demande soit collective, que ce ne soit pas seulement des individus dans le groupe qui aient cette demande, j'en serais très heureux, mais je crois aussi que c'est là une dimension de rigidité. En privilégiant la revue on est passés à côté jusqu'à présent. Ça rejoint le problème de ceux qui, comme Finlay peut-être, n'ont jamais pu s'exprimer par écrit, ce qui ne signifie pas qu'ils n'ont rien à dire et qu'ils n'ont pas leur place dans le groupe. Mais il fallait peut-être aussi atteindre une certaine maturité pour qu'ils puissent s'insérer dans le groupe. Je n'en sais rien.

PANORAMIX. — Il y en a qui s'expriment en dessinant, qui pourraient illustrer un texte...

AVERELL. — Tu t'exprimes en vivant aussi.

PANORAMIX. — Dans la mesure où il est question de faire une revue.

BOUCHE DOREE. — On a parlé des rapports de production, des rapports d'affectivité à l'intérieur du groupe ANV alors qu'on ne savait pas trop si on allait continuer, c'est peut-être un peu difficile de pouvoir se situer au niveau de tous ces rapports de productivité et d'affinité tant qu'on ne sait pas quelle sera la structure, puisqu'il a été question de la changer, de la modifier...

(long silence)

PANORAMIX. — Sur le premier numéro d'ANV il est dit que l'objectif de la revue c'est que le groupe qui édite cette revue se donne ce moyen pour faire connaître sa réflexion. Il semblerait que pour beaucoup les postulats stricts contenus dans le titre d'« Anarchisme et Non-Violence » ne

correspondent plus réellement à ce qu'ils sont, et l'évolution des idées ayant mis un peu en veilleuse ou ayant permis de dépasser les concepts d'anarchisme ou de non-violence, on se trouve devant la situation suivante : quels sont nos dénominateurs communs actuellement, et une revue, est-ce un moyen approprié pour s'exprimer, est-ce que ça nous intéresse toujours de faire une revue, dans quel but et pour y mettre quoi et pour qui, puisqu'il a été question d'élargir le noyau d'ANV en s'ouvrant, quelles sont les techniques d'ouverture ? Un tas de questions qu'on peut poser dans cette direction. Ce que j'ai essayé d'exprimer dans le BI qu'on a fait c'était montrer ce qui était intéressant dans la démarche initiale. c'est-à-dire qu'il y avait une tentative de mettre en rapport la théorie, ou une certaine théorie, avec une pratique effective des individus et groupes qui faisaient la revue. C'est cela qui me semblait positif et essentiel dans le fait de faire une revue. Et pas une revue uniquement intellectuelle évaporée. C'est une revue qui reflète à la fois une recherche théorique et une certaine pratique. Je pense que ce qui est intéressant c'est de garder la démarche, mais peut-être en étant plus clairs sur nos bases théoriques et sur leur mode d'application pratique.

CORTO. — Je trouve qu'on va trop vite. Si on commence déjà à parler de la revue... on était parti d'une définition et on a déjà buté contre ce par rapport à quoi on a essayé de se définir. Il y a eu quelques tentatives de synthèse de la part d'Averell et de Rahan... enfin, des tentatives de résumé de ce qui avait été dit. Je reste un peu sur ma faim, je n'ai pas l'impression qu'on a tellement défini encore ce qu'on avait à faire ensemble ou éventuellement à ne pas faire ensemble.

AVERELL. — Quand on a démarré avec le numéro 1 et jusqu'au numéro 6, on a remarqué qu'on avait commencé par faire chacun son article, chacun a vidé son sac et au bout d'un certain temps, on est arrivé à avoir une réflexion beaucoup plus commune et on est arrivé à faire des numéros ensemble, on est arrivé à des numéros à thème. Maintenant, on ne sait pas trop où on en est, mais on sait quand même qu'il y a un certain nombre de tendances ou d'orientations. Est-ce qu'on ne pourrait pas essayer d'en trouver quelques-unes ? ... Avant, cette dynamique s'est faite individuellement, chacun avait fait ça de son côté, et maintenant, est-ce qu'on ne peut pas faire ça par groupes et on s'exprimerait dans la revue par groupes et peut-être, dans un an, deux ans, trois ans, on arriverait à une réflexion plus commune.

CORTO. — Là, tu fais encore intervenir la revue comme un a priori, il semble donc exclu qu'il puisse ne pas y avoir de revue...

AVERELL. — Ou des commissions de travail... je pense que cela devra déboucher sur quelque chose d'écrit.

CORTO. — Pour revenir à la première partie de ta démarche : le travail de la première rencontre avait été de définir les données fondamentales

et toutes les tentatives qu'on a faites pour les actualiser ou les mettre au clair n'ont jamais marché... Il ne s'agit pas de calquer le processus de départ...

AVERELL. — Non, je pense seulement à ce que disait Bianca tout à l'heure : elle se retrouve toute seule sur le thème des communautés. Je souhaiterais que quelques-uns, pas tous parce que cela ne sera pas possible, travaillant avec elle fassent quelque chose. Je souhaiterais que Haddock, Panoramix ou quelqu'un d'autre fasse quelque chose. Mais enfin, ça risque de nous couper un peu les uns des autres.

synthèses impossibles?

PANORAMIX. — Je crois qu'il y a quand même quelque chose dans ce que Corto a souligné tout à l'heure. Il y a quelque chose de plus fondamental sur quoi Yearl et Sloane avaient essayé d'insister : est-ce que, en fin de compte, nous avons réellement des points communs, disons théoriques, essentiellement au niveau théorique ? J'ai lu attentivement le papier de Calamity Jane, je dois dire que ça ne me donne pas du tout envie de retomber dans ce domaine. Par rapport aux positions de Finlay, je ne suis pas sûr non plus, il faudrait peut-être en discuter très longuement, mais je ne suis sûr que nos positions permettent un travail collectif. Si on juxtapose, au sein d'une revue, des tendances complètement contradictoires, je ne crois pas à l'utilité de la revue à ce moment-là. S'il y a vraiment des incompatibilités théoriques énormes, je ne vois pas ce qu'il y aura de changé dans cette nouvelle revue par rapport à l'ancienne.

RAHAN. — Là, ce que tu poses c'est... peut-être ai-je tort, tu amènes les gens à se définir nettement et donc à aboutir à une séparation en deux ou trois petits groupes qui font chacun leur truc. Tu as l'air d'exclure a priori la possibilité d'une synthèse ?

PANORAMIX. — Il y a synthèse avec les éléments qui peuvent se synthétiser. C'est peut-être partial et sectaire, mais j'ai l'impression qu'il y a, du moins au point de vue affectif si ce n'est théorique, des synthèses impossibles. Dans mon coin, les personnes avec lesquelles, j'ai le moins de rapports c'est ceux qui se réfèrent à un anarchisme quelconque. Donc, pour moi, je mets complètement en cause l'hypothèse de départ : anarchisme. Pour moi, cela ne veut plus rien dire. J'aimerais qu'on élargisse un peu ce problème-là, je ne sais pas si je suis le seul à le percevoir comme ça.

CORTO. — Je te suis jusqu'à un certain point, en particulier je n'ai pas le souci des synthèses impossibles, il vaut mieux clarifier la situation et si, effectivement, la synthèse est impossible, le reconnaître et en tirer les conséquences, encore faut-il en être sûr. Ça fait plusieurs fois que tu

dis à propos de Finlay qu'il faut s'expliquer, mais on est là pour ça, expliquez-vous, même si c'est long, parce qu'il y a des choses pas claires. Est-ce que vraiment il y a une incompatibilité entre ta pensée et celle de Calamity Jane ? Par contre, j'ai l'impression qu'il n'y en a pas forcément entre toi et moi ; je pense qu'on peut être suffisamment d'accord pour travailler ensemble dans une revue, mais ça reste encore à prouver aussi. Puis, il y a une chose que je voulais dire aussi : je trouve que Yearl et Sloane avaient assez bien posé le problème dans leurs interventions écrites. J'aimerais qu'ils en parlent ce soir parce qu'il me semble qu'ils avaient une façon de situer le problème qui n'était ni la tienne, ni la mienne, ni celle de Marie.

YEARL. — Je pense qu'on ne peut pas régler maintenant nos divergences théoriques, ça ne peut se faire que sur un temps beaucoup plus long qui permettra justement une confrontation plus large. On n'aurait pas le temps de les approfondir ici énormément, si bien qu'on pourrait arriver à des désaccords qui n'en seraient peut-être pas. Mais avant ça, je pense qu'il faut qu'on se mette d'accord sur une base pour continuer et ensuite définir comment on va mettre en place cette confrontation théorique. Savoir maintenant un peu sur quelles bases nous qui sommes ici, pouvons nous rencontrer et ce qu'on pourra faire. Je pense qu'on a été regroupés pendant tout un temps sur une base plutôt idéologique, anarchiste et non violente, ce n'est plus le cas maintenant par rapport à cette marque idéologique, c'est peut-être le cas par rapport à une autre, mais à définir.

PANORAMIX. — Il y avait aussi une base pratique commune à tout le monde qui tournait autour de l'antimilitarisme, du soutien plus ou moins actif ou direct à l'objection.

YEARL. — De la pratique, il n'y en a pratiquement jamais eu en tant que groupe... il y en a de moins en moins, c'était surtout individuel. Il ne faudrait pas parler de revue maintenant. Il faudrait savoir avant pourquoi on est ensemble.

RED NECK. — Je voulais le dire tout à l'heure : je crois que si nous sommes ici, il y a des raisons pour cela, il semble qu'on tourne un peu autour du pot. Alors, je voudrais savoir s'il y a une pratique du groupe ANV — c'est un problème qui a déjà été posé à plusieurs reprises — ou s'il y a une pratique d'individus faisant partie du groupe plus large ; j'ai l'impression que de cela on ne parle pas tellement. Quelle est exactement notre pratique ? on pourrait, éventuellement, aborder le problème par ce biais-là. Ça donnerait peut-être aussi l'occasion de faire un bilan, je crois que c'est nécessaire vu le développement des luttes antimilitaristes en ce moment, pour voir justement si nous avons essayé de trouver notre place là-dedans et s'il y a effectivement une divergence au point de vue théorique. Je crois que la revue pourrait servir à mettre cela en évidence et ça serait peut-être plus clair à ce moment-là. Je crois qu'on a là un outil qui peut servir de recherche dans ce domaine.

YEARL. — Si on a un certain nombre de pratiques en tant qu'individus, car, à mon avis, il n'y a pas de pratique au niveau du groupe, il faudrait qu'on arrive à discuter, ça peut entrer dans une sorte de synthèse qui serait relativement valable pour tout le monde, parce que si ça n'y entre pas, je ne vois pas ce qu'on a à faire ensemble, même si on s'intéresse à des choses relativement divergentes est-ce qu'on peut mettre ça dans une certaine globalité valable pour tout le monde ou est-ce qu'on ne peut pas ? Le problème est là. Seulement, ce n'est pas à définir tout de suite.

PANORAMIX. — Ça fait plus d'un an que ça vasouille. Il n'y a pas eu de rencontre où on a abordé ça, mais il y a quand même eu un échange de correspondance qui a amené un certain nombre d'éléments, un certain nombre de prises de positions.

YEARL. — Oui, mais le risque, c'est qu'on en reste à des positions relativement figées... Au cours de cette rencontre, on peut éclaircir le débat au point d'avoir un accord unanime ou une cassure franche, entre un certain nombre d'individus ou de petits groupes, qui serait relativement définitif.

BIANCA. — Qu'est-ce que tu entends par accord unanime ? Accord unanime théorique ou bien accord de poursuivre quelque chose ensemble ?

YEARL. — C'est possible d'essayer d'avoir un accord unanime théorique et puis de continuer à partir de là ou, si on pense que c'est mieux, de reporter le débat à plus tard. On continuera à réfléchir à un certain nombre de choses afin de se mettre d'accord pour continuer le groupe sur une base qui représente ce qu'on est actuellement.

PANORAMIX. — Pour continuer le groupe, je dirais plutôt pour continuer la revue parce que si on ne continuait pas la revue, d'une façon ou d'une autre, le groupe et des rencontres comme celle-ci ne se justifieraient plus, ou disons moins.

Il se trouve que dans certains courants ultra-gauche, il y a un renouveau de recherche à la fois théorique et au niveau d'actions, qui sont un peu polymorphes actuellement, en partant de ce qu'est, en général, la théorie. Il y a des lacunes au niveau intellectuel assez importantes, donc une revue peut jouer un rôle, une revue qui essaie de regrouper un certain nombre de gens qui travaillent, disons, dans des directions différentes, soit intellectuellement, soit au niveau historique, soit à un niveau plus économique, selon les capacités et les désirs de chacun. Il y a, dans ce sens-là, quelque chose à faire, de même que dans la publication d'un certain nombre de textes qui peuvent permettre à leur tour d'introduire le débat ou d'élargir des cercles qui, en fin de compte, tournent un peu sur eux-mêmes et s'isolent, soit à Paris soit en province. Ils n'ont pas beaucoup de contacts entre eux. C'est dans ce sens-là que je ressens l'utilité d'une revue sur un certain nombre de

bases, disons, recherche intellectuelle, effort de théorisation et de réflexion et comptes rendus de luttes, etc.

AVERELL. — Tout à l'heure, tu as dit que tu es persuadé qu'il y a ici des gens avec lesquels tu ne pourrais pas faire de synthèse. Comment te situes-tu par rapport à eux ? Il me semble que ces gens se situent là-dedans, comment vas-tu te comporter avec eux ?

FINLAY. — Oui, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas travailler ensemble. Il n'y a peut-être pas de synthèse à faire.

PANORAMIX. — J'ai dit qu'il faut une base minimale, ce n'est pas une revue ouverte à tous et pour tout, il y a une certaine direction, avec des tendances, mais personnellement j'ai des incompatibilités avec tout ce qui fait référence à l'anarchisme vague, flou, non défini, sur des bases économiques, philosophiques et historiques qui, quand on gratte un peu, ne tiennent pas.

de l'anarchisme et du marxisme

FINLAY. — L'anarchisme ne peut être que vague et flou...

PANORAMIX. — Cela me gêne. Dans tous les textes anarchistes qui me tombent sous les yeux et que je lis, il se trouve qu'il y a dénominateur commun, je ne sais pas comment appeler ça, qui ressasse sans arrêt, qui ne tient pas compte de l'évolution, de l'apport des sciences, de tout ce qui se passe en général, de la signification de la société dans laquelle on vit. C'est plutôt un anarchisme genre matrice, dans lequel on est bien, où on reste, où on parle tout le temps de la même chose, style « Confrontation », style « l'Anarcho-Syndicaliste ». Une ouverture dans ce sens-là c'est une fermeture pour moi.

CORTO. — Ce qui me gêne dans ta position... à la fois je te suis sur le terrain de la rigueur que tu exprimes dans la recherche et à la fois cet anarchisme qu'on appellerait sentimental, que tu rejettes, je crois qu'il porte quand même une dimension intéressante. Il me semble que jusqu'à présent, dans la revue, on n'a pas trop sentimentalisé notre anarchisme.

PANORAMIX. — J'ai l'impression que quand on parle d'anarchisme comme ça, il n'y a pas forcément de différence majeure avec son opposé, ce qu'on appelle le marxisme. Si on prend le bouquin de Rubel* sur Marx, il parle d'une éthique qui est très proche d'une éthique libertaire, il y a tout un

* Maximilien Rubel, « Karl Marx, essai de biographie intellectuelle », éd. Marcel Rivière et C^o, 1971.

tas de développements à faire, d'accord mais... l'anarchisme sentimental, c'est plutôt un désir éthique de société meilleure. Ce désir est partagé par beaucoup de gens, mais ce n'est pas forcément quelque chose de suffisant en soi.

BIANCA. — Il faudrait savoir quand même à quel anarchisme on se réfère. Les exemples que tu as donnés tout à l'heure sont, je crois, de mauvais exemples parce que « Confrontation » et « l'A.S. » ce sont de petits bulletins tirés à peu d'exemplaires; je pense que, d'autre part, ici, on ne s'identifie guère à des organisations anarchistes actuelles. Il y a quelques années, on a eu un débat sur le mouvement anarchiste qui, à l'époque, était « le Monde libertaire », « Espoir » et je ne sais quoi, on n'avait pas grand-chose d'autre à quoi s'identifier. Dans le numéro 24, on a discuté de « Noir et Rouge », on a eu le texte de Bookchin qui est quand même un anarchisme assez important, le texte de Furth et d'autres trucs où, sans faire nous-mêmes des travaux originaux, on a choisi une certaine direction. Personnellement, je me sens beaucoup plus à l'aise que dans n'importe quel groupe marxiste, je veux dire au niveau de l'organisation. Je ne veux pas cracher sur Marx, mais ça m'emmerde royalement de lire des textes de marxistes qui ont besoin de se référer à Marx à tout moment. Je ne vois pas pourquoi on a besoin de s'y référer tout le temps, comme nous on pourrait se référer à Bakounine ou je ne sais qui, comme on ne le fait heureusement pas.

PANORAMIX. — Oui, d'accord.

BIANCA. — Si on se démarque du marxisme, c'est par rapport à certaines pratiques depuis Marx jusqu'à nos jours, et l'avantage de l'anarchisme sur le marxisme là-dedans c'est justement, pour moi, le pluralisme de l'anarchisme et la possibilité d'être anarchiste sans se référer à un passé, la possibilité de se référer, d'une part, à certaines expériences pratiques révolutionnaires et, d'autre part, à certaines idées de base qui, effectivement, manquent d'analyse théorique. Certainement que l'anarchisme jusqu'à présent n'a guère offert d'instruments d'analyse, mais on peut en inventer, on peut en trouver de nouveaux. Je trouve que le dédain dont tu fais preuve par rapport au mot anarchiste, moi, j'estime que j'en fais preuve aussi, mais ça ne veut pas dire que je ne cherche pas avec curiosité des choses qui apparaissent dans les journaux anarchistes actuels, dans la pratique de certains anarchistes. C'est surtout un sens permanent de critique par rapport à d'autres mouvements, qui me semble extrêmement sain.

RED NECK. — Je suis fondamentalement d'accord avec cette nécessité d'approfondir et de sortir de l'humanisme libertaire, mais je crois que c'est une étape ultérieure. Avant cela, en tout cas à notre niveau, nous devons essayer de faire une analyse de ce que nous avons produit jusqu'à présent en tant que groupe de réflexion et puis, ensemble, essayer de voir plus loin et d'élaborer un projet. C'est une étape, si on la franchit comme ça,

directement, il y en a qui ne pourront peut-être pas suivre ne serait-ce qu'au point de vue de la formation théorique, du langage et tout ça. Ce que je constate dans le milieu où je vis c'est une pratique antiautoritaire chez énormément de gens, chez les travailleurs également, les éléments d'analyse ou de critique sont toujours produits par des gens qui ne se trouvent pas dans les groupuscules autoritaires et cela, malheureusement, sans référence à un anarchisme traditionnel. Et c'est un manque, le mouvement ne dispose pas encore des outils nécessaires pour diffuser au niveau, disons, des « masses ». C'est qualitatif et quantitatif. On risque, à un certain moment, de devenir groupusculaires et d'être coupés de la réalité telle qu'on la vit ou telle que les gens peuvent la vivre à la base. J'ai posé la question tout à l'heure : où en sommes-nous, nous, individus, dans la pratique des luttes qui se déroulent, à n'importe quel niveau ? Que ce soit une idéologie ou une théorie radicale, sommes-nous insérés dans les luttes ? Est-ce que ceux qui développent une théorie moins radicale, sont insérés dans les luttes ? C'est à ce niveau-là qu'on peut poser la critique du mouvement anarchiste en général.

HADDOCK. — Cela me semble important à faire s'il y a quelque chose après. J'avoue ne pas voir la valeur de faire comme « Noir et Rouge » un bilan à la veille du suicide. Autant ça m'intéresse si ça continue, autant cela ne m'intéresse pas si ça ne continue pas.

Sur l'autre point, la dispute des étiquettes : je crois que s'il y a une étiquette que je veux bien mettre au grenier c'est bien celle d'anarchiste. S'il y a quelque chose dont je ne veux pas entendre parler, c'est bien de l'anarchisme. J'en ai ras-le-bol. La seule étiquette qui ne puisse pas être récupérée est celle d'anar dans la mesure où elle est assimilée, dans le langage commun, à celle de la destruction. Dans la situation actuelle, cela me va très bien sans que je m'en réclame pour autant. Je suis dans une situation où je refuse qu'on me mette une étiquette sur le dos, mais si on me colle celle d'anar, je ne dis rien alors que si on m'en colle une autre, je rectifie. Il se trouve qu'on a des contacts avec des gens avec qui on travaille, ils ne savent pas ce qu'on est. Résoudre le problème en disant que l'anarchisme auquel on se réfère n'est pas l'anarchisme auquel la majorité des anars fait référence, c'est vachement chouette, mais cela ne veut pas dire. Je crois qu'il y a des possibilités pour certains anarchistes, mais faire de l'anarchisme un corps de doctrine auquel on puisse se référer me semble particulièrement aberrant, ça ne m'intéresse pas.

C'est tout aussi aberrant que le marxisme de Barrot qui consiste à prendre Marx et à commenter en mettant entre chaque ligne de Barrot un texte de Marx. Ça ne m'intéresse pas plus, sans pour autant dire qu'il ne peut y avoir des idées intéressantes chez les gens du « Mouvement communiste », tout autant que chez les anars ou n'importe où ailleurs.

Sur le problème de la pratique, je me suis volontairement et de fait coupé du mouvement antimilitariste en France et spécialement dans mon

coin. Non pas parce que cela ne m'intéresse pas, mais en ce sens que j'ai envie de faire autre chose que cela. Cela fait que ma pratique ne correspond plus du tout à ce qu'elle était avant.

BIANCA. — On peut essayer de faire le point. Il me semble qu'on utilise très peu les textes des BI qui ont circulé au cours de ces derniers mois, et il me semble qu'il y a là matière à discussion. Par rapport à ces documents, est-ce qu'on voit mieux où se situent les divergences, les désaccords et les possibilités ou les non-possibilités d'une base minimale ? Il y a peut-être des critiques qui n'ont pas toujours été exprimées.

PANORAMIX. — J'ai tout relu avant de venir. Entre-temps, je suis passé à Paris et on en a parlé. Il y a dans le texte de Sloane une sorte de bilan négatif sur ce qu'étaient les bases anarchistes et non violentes au sein du groupe. Dans ma première réponse, je disais que j'étais d'accord, dans la deuxième je disais que c'était basant, ça veut dire que je ne saisis pas où Sloane et Yearl voulaient exactement en venir ; cela ne m'apparaissait pas clairement à la lecture des textes. Après discussion avec Haddock, on ne comprenait toujours pas très bien la démarche amorcée, mais on était d'accord pour faire quelque chose pour briser l'absence de réflexion collective. On a essayé de voir plus l'aspect psychologique de la chose. On avait l'impression qu'il y avait à la fois ce malaise théorique qui pourrait peut-être se dépasser par une discussion, mais qu'au niveau psychologique et de l'inconscient collectif il y avait un blocage...

Ce soir, chacun a ses positions, mais tout le monde ne les exprime pas, je ne saisis pas cette atmosphère assez lourde.

AVERELL. — Tu disais que tu en avais ras-le-bol du mot anarchisme, mais dans les lettres tu te contredis et tu étais un des derniers à vouloir garder le titre. Il y a peut-être des évolutions qui se sont faites très rapidement, que je n'ai pas suivies.

PANORAMIX. — Haddock a très clairement expliqué tout à l'heure que changer le titre ne change pas l'absence de volonté de travail théorique, que ce n'est pas parce qu'on va changer le titre qu'on va changer la mentalité et l'état actuels. Pour nous, de toute façon, un titre peut se mettre en petits caractères gras...

AVERELL. — Je ne vous comprends pas très bien.

HADDOCK. — Si on change un titre qui, à lui seul, limitait le style de participation au groupe, sur quels critères va-t-on continuer à travailler ? Jusqu'à présent les critères étaient relativement clairs même si on pouvait les dépasser, et je m'aperçois d'une façon concrète qu'on n'est pas arrivé à dégager ce genre de critères et maintenant ça n'a pas l'air de prendre ce chemin. Si on veut faire autre chose c'est bien, mais on n'a pas l'air de savoir comment, avec qui, sur quelles bases, alors qu'auparavant le

titre était clair même s'il ne reflétait pas la situation en place. Dans un cadre comme ça, la critique que je pouvais faire, c'était une critique de l'anarchisme de l'intérieur, une critique radicale... Je ne vois pas bien ce qu'on veut faire. Est-ce qu'on va accepter n'importe qui ? Si, en sortant de cette réunion, on peut dire aux copains de l'extérieur qu'on veut qu'ils travaillent avec nous, sur quelles bases cela pourra-t-il se faire ? ... Il faudrait attendre pour voir si on peut bosser ensemble d'une façon autre que ce qu'on a fait jusqu'à présent.

pouvoir

CORTO. — Pendant l'année écoulée, il y a eu certaines mini-rencontres ; j'ai l'impression d'être resté en retrait et, comme Pano, j'ai relu toutes les circulaires reçues. Le seul schéma d'explication que je pouvais trouver c'est une querelle de pouvoir au sein de nous.

Il y a des incompréhensions ; je ne comprends pas pourquoi Untel a dit ceci, Untel cela ; ça ne peut s'éclairer que comme ça. C'est peut-être faux, je me méfie toujours un peu des schémas parce qu'on peut leur faire dire un peu tout ce qu'on veut, mais c'est la seule explication que j'ai trouvée. Et ce soir encore à vous entendre, Haddock et Panoramix... C'est toujours facile de jouer les plus radicaux d'un groupe. Vous dites : « L'étiquette anarchiste, on en a ras-le-bol ! » Au prix de quoi ? et le rejet de qui ? et pourquoi ? Un tas de questions qui arrivent en cascade ! Vous êtes les premiers à avoir mis l'accent sur les rapports de production, comme cela a été dit au début de la réunion. Mais, alors que Yearl et Sloane vous reprennent sur votre propre terrain, alors qu'ils ont repris un certain nombre de termes en épiluchant vos textes, dans une tentative de dépassement de l'anarchisme et de la non-violence, vous allez encore plus loin pour les essouffler. Eux qui avaient été relativement discrets dans le groupe et qui ont pris leur place à une époque où Averelle et moi avions plutôt envie de nous mettre en retrait, vous arrivez à radicaliser encore plus pour essouffler tout le monde. Ce soir encore, je me demande si cette explication n'est pas valable. Je ne dis pas ça en termes d'agressivité, mais... Au niveau des relations, il faut savoir à quoi on joue, chacun de nous, avec le pouvoir... ça fait partie des choses aussi importantes que les rapports de production.

PANORAMIX. — J'expliquerais plutôt ça par un rapport de force... ce n'est pas juste non plus... comment dire ça... Par chez nous, actuellement, on a un certain nombre d'activités qui nous mettent au confluent d'un tas de choses. Cela nous a peut-être permis d'évoluer assez rapidement, d'être au courant sans arrêt d'un tas d'événements, de recherches qui nous poussent nous-mêmes en avant et, d'autre part, la librairie telle qu'elle est, telle qu'on y bosse, nous semble un atout majeur en main pour faire un certain nombre de choses. C'est peut-être en cela qu'il y a une rupture

dans le rapport de « force » entre nous. Il s'avère qu'effectivement, d'après la démarche de Sloane et de Yearl, on les poussait plus loin. Je dis que notre situation nous a sortis d'un certain isolement à la fois théorique et pratique, alors qu'au sein d'ANV on était assez enfermés dans une certaine pratique et dans les postulats théoriques dont on n'a jamais tellement discuté ensemble.

RED NECK. — Moi, je trouve qu'on s'arrête sur une étiquette. Quand on dit : j'ai avancé, il faudrait aussi dire par rapport à quoi, le définir plus précisément. Pour moi, le problème fondamental c'est d'être. C'est d'être et c'est de devenir, c'est chercher à dire ce qu'on fait et ce qu'on est réellement dans le contexte dans lequel on vit. Il semblerait que ta pratique à la librairie t'amène à prendre conscience d'un certain nombre de choses. Or je crois qu'ici on n'est pas encore à ce niveau-là. Je pense même que ce débat n'est pas encore engagé au sein du mouvement anarchiste tel qu'il se définit en ce moment. Que sommes-nous ? Que faisons-nous ? Quelles sont nos perspectives de vie ?

HADDOCK. — Je voudrais demander à Corto de continuer l'analyse qu'il a faite ; quel pouvoir défendons-nous ? J'aimerais que tu explicites ce que tu as dit tout à l'heure.

CORTO. — Le pouvoir, c'est le vôtre.

HADDOCK. — Sur qui, sur quoi ?

CORTO. — En l'occurrence sur le groupe, accessoirement sur la revue. C'est un outil existant... je ne sais pas comment le dire autrement...
(long silence)

BIANCA. — A un certain moment des discussions cet hiver, j'ai demandé pourquoi certains... c'est surtout pour Panoramix, parce qu'il y a certaines choses qu'il écrit que j'avale assez mal, mais c'est peut-être uniquement une question de forme... pourquoi continuais-tu le débat, au fait ? La discussion avec Corto est faite un peu différemment, et il me semble que nous tous, la plupart d'entre nous ici, on est assez attachés à ce que certaines formes de discussion continuent entre nous. On remet en cause la possibilité de poursuivre une réflexion de groupe, mais on est quand même venus et on continue quand même à lancer des ponts. Il me semble qu'il y a deux aspects à ça. Il y a, d'une part, l'envie de faire passer ses idées et donc d'utiliser une revue. Je sais que je le fais très fréquemment quand je tombe sur un texte qui m'intéresse, j'aimerais assez le faire passer dans ANV. Mais il y a aussi, et pour moi c'est vachement important, *les gens* qui font la revue, le groupe qu'on forme, c'est quand même ça ANV, avant tout, ce sont les gens ici qui collaborent d'une façon ou d'une autre à la réalisation, à la vente, à la diffusion de la revue. D'après ce que tu as dit tout à l'heure, Panoramix, je me demande... je ne comprends pas très bien pourquoi c'est avec ANV que tu voudrais continuer

ces discussions si l'anarchisme, pour toi, ça ne vaut rien, si les textes où tu trouves un intérêt viennent de l'ultra-gauche. Moi, ça m'intéresse aussi, évidemment, je pense qu'il n'y a pas de gens qui ne sont pas influencés par ce courant actuel qui semble parfois au centre du débat le plus radical, mais je ne suis pas sûre que ce soit le plus radical. Pourquoi poursuivre avec ces gens qui sont tous passés par une pratique antimilitariste, par un certain anarchisme, par une certaine non-violence et qui, actuellement, se demandent un peu où ils en sont ?

PANORAMIX. — Je pense m'être assez bien exprimé dans le dernier BI que j'ai fait. Cette problématique de réflexion sur la pratique par rapport aux méthodes non violentes, de leur efficacité ponctuelle, me semble quelque chose de très important et qui n'est abordé que dans ANV. C'est cette démarche qui me semble essentielle et le point d'achoppement pour une continuation. En relisant tout ce que j'ai pu sur la non-violence, je m'aperçois que sur sept ou huit ans d'existence d'ANV, au niveau intellectuel, il y a des œillères en ce qui concerne la non-violence : ne pas avoir essayé de voir en dehors de la non-violence, réfléchir sur la violence. Ça a été fait de temps en temps mais très, très peu et là je trouve qu'il y a des lacunes assez graves. J'ai défini mon désir de continuation, si je suis là, c'est pour ça.

HADDOCK. — Il y a, d'une part, la critique du pouvoir que Corto trouve qu'on exerce sur le groupe et sur la revue et, d'autre part, le fait du rejet de l'anarchisme dont il me semble qu'on n'est pas a priori les seuls défenseurs ici... Je crois que si pouvoir réel il y avait eu à un moment donné, il y aurait eu cassure. Justement le problème c'est que personne n'a le pouvoir sur la revue.

mutation

RED NECK. — Je ne pense pas que pour ANV il soit question d'entrer ou de sortir du mouvement anarchiste, finalement on a toujours été nous-mêmes, on n'a pas fait partie du mouvement tel qu'il existe maintenant. Je crois que c'est cette problématique-là qu'on doit continuer, continuer notre propre réflexion collective et non pas chercher à se situer vis-à-vis de l'extérieur. Dès qu'on cherche à se situer vis-à-vis de cet extérieur, on ne progresse plus. Au point de vue théorique bien sûr, pas vis-à-vis de la réalité telle qu'on peut la rencontrer dans la société.

BIANCA. — Un titre neutre serait quand même plus favorable... Si le mot anarchisme nous met dans le mouvement anarchiste, le mot non-violence nous met dans le mouvement non violent. Je pense que nous n'avons pas non plus tellement envie de nous y identifier. Ce que disait Haddock, sortir du mouvement anarchiste, ça je ne peux pas l'accepter, personnellement. Je n'ai pas du tout envie de sortir du mouvement

anarchiste. Je m'y réfère justement aussi pour garder une liberté totale de critique par rapport à toutes les idées qu'on peut pêcher à un endroit ou à un autre. Pour moi, le débat actuel auquel tu fais référence, « ICO », « Négation », « Invariance », etc. m'intéresse beaucoup et j'y trouve à manger. Je n'ai aucun scrupule à en extraire certains éléments même si je prends des éléments chez des gens qui se bouffent entre eux.

RED NECK. — Je crois que le titre viendra après. Si on parvient à avoir un projet de travail ensemble, à ce moment-là on pourra décider si oui ou non on garde « Anarchisme et Non-Violence » par rapport au projet qu'on aura défini. Maintenant il n'y a pas de projet, alors discuter du titre... on tourne en rond. Ce qui compte, c'est ce qu'on fait soi-même dans sa propre vie, avec d'autres personnes.

YEARL. — Moi, ça me gêne parce que si on entend définir, à plus ou moins long terme, une certaine base théorique entre nous, on est condamné à l'anarchisme et à la non-violence et je trouve que c'est mal parti. Je n'accepte *plus* d'avoir cette étiquette sur le dos, c'est clair.

BIANCA. — Dans les composantes du projet qu'on veut définir ensemble, il entre un tas d'éléments qui, au niveau actuel, peuvent paraître assez contradictoires. Certains disent que c'est la pratique qui nous définit et d'autres disent : la théorie avant tout. Il y a ce lien à faire parce que je pense que toi aussi, Red Neck, tu reconnais que ta pratique est liée à une théorie globale. Par exemple, la pratique que j'ai actuellement au MLF... il y a sans arrêt un danger de ne pas avoir une vision globale ; c'est là qu'il s'agit de se définir. Est-ce que cette définition politique globale, cette théorie globale, doit être unitaire pour chacun de nous, je crois qu'elle ne l'a pas été jusqu'à présent. Le fait qu'on ait publié des textes ensemble, produit des textes ensemble, cela ne veut pas nécessairement dire qu'on avait exactement la même analyse des forces sociales en présence et de la révolution à faire puisque, justement, un des côtés qu'on avait d'anar c'était le pluralisme et ça l'est toujours, je pense. C'est toujours comme ça que j'ai vu la revue. C'est une composante très importante pour moi. Mais aussi une certaine exigence de cohérence dans notre pratique de lutte, dans notre pratique de vie ; c'est une exigence que je pose tout autant pour moi que pour ceux avec qui je bosse. Le problème de la violence me semble aussi vachement important et là, jusqu'à présent, je vois une discordance entre ce que dit Panoramix de la violence et les moyens actuels qu'il utilise pour l'analyser, et l'analyse économique que tu fais, Red Neck ; je dis bien : jusqu'à présent. Ça serait donc très important à définir. Et puis le problème du pouvoir dans le groupe, dans la revue, au niveau de la pratique quotidienne. Ce sont des éléments qu'on a toujours, plus ou moins, posés sous le titre d'« Anarchisme et Non-Violence », libre à nous de les poser sans étiquette.

CORTO. — Si on regarde la collection des numéros : on a tout d'abord privilégié la non-violence ; il y a eu une analyse, ensuite on a parlé des

mouvements anarchistes et maintenant on rentre, justement, en particulier le dernier numéro, mais c'était sous-jacent depuis plusieurs numéros, dans les rapports de production et autres. Je crois que la revue est un reflet assez fidèle de l'évolution globale du groupe, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'évolutions individuelles plus en pointe encore. Je veux bien dépasser l'anarchisme et la non-violence, j'y suis prêt, mais je n'ai pas envie qu'on me bouscule, je ne veux pas les dépasser si on me l'impose.

FINLAY. — Je ne vois pas comment dépasser l'anarchisme...

RAHAN. — Je me demande si ce n'est pas mettre la charrue avant les bœufs que de vouloir abandonner le sigle ANV alors qu'il y a le vide à côté; on n'a rien de prêt, tout est encore très vague et on ne sait pas où on va. Je voyais cette mutation comme un processus historique; la vieille peau était usée et il y en avait une nouvelle en dessous, on balançait la vieille peau. Apparemment, si on l'enlève, il n'y a rien en dessous ou c'est tout jeune, ça ne tient pas debout tout seul, alors je ne comprends pas pourquoi on est si pressés de foutre en l'air la vieille structure. Elle s'est peut-être cassé la gueule, et encore pas tout à fait puisqu'elle nous a permis de nous rencontrer ici.

RED NECK. — On devrait essayer de faire une synthèse du travail accompli. On n'a même pas analysé les causes d'un éventuel échec. Je ne sais pas si tout le monde est d'accord avec l'échec du groupe, disons, précédent? Tout à l'heure, Rahan a proposé que chacun se situe par rapport à la revue ou que chacun situe la revue dans sa vie quotidienne. Ça nous a apporté quoi, ANV? Qu'est-ce qu'on attend encore d'ANV?

CORTO. — Je veux bien continuer à travailler et essayer de dégager, au cours des années, une théorie politique globale, mais je ne veux pas que ce soit au mépris de la vie quotidienne, des problèmes relationnels, etc., ça continue à faire un tout et ça me paraît la continuité d'ANV et non pas une rupture radicale; on tourne la page, mais en changeant le titre cela n'est pas vrai qu'on ne sera plus le même groupe. Je ne renie pas le passé, je ne suis pas passéiste, mais c'est l'aboutissement d'un certain nombre d'années de travail en commun. Que cet aboutissement soit passé par une période vaseuse qui dure, qui se prolonge, ça fait mal parce qu'on a envie de dépasser ce stade, mais que ce stade soit arrivé, au niveau du groupe, cela n'a absolument rien d'inquiétant, le contraire aurait été étonnant.

RED NECK. — Jusqu'à présent, je n'ai ressenti personne qui soit opposé à la remise en question de la théorie qui se dégage des divers articles publiés dans la revue. Seulement, je n'ai pas l'impression qu'on ait fait un travail de recherche à ce niveau. On a commencé à le faire une première fois à l'occasion de la comparaison avec « Noir et Rouge ». Je parle toujours d'un bilan, car cela me semble de plus en plus important pour qu'on puisse se situer par rapport à d'autres courants... Pour ma part,

dans ma pratique quotidienne, je me réfère très peu souvent à ANV de par ma situation dans le patelin, mais c'est au niveau plus théorique, c'est un raccrochage qui se situe également au niveau affectif. La revue a pu jouer un certain rôle d'apport au sein du mouvement non violent, qu'on peut remettre en question bien entendu et que beaucoup d'entre nous mettent en question, et être aussi un lieu de recherche, j'allais dire au sein du mouvement anarchiste, mais enfin comme on ne se situe pas au sein de ce mouvement... Le problème fondamental est peut-être de savoir si on veut aller vers une pratique de groupe ou si la revue doit être uniquement un lieu de réflexion en se disant que la réflexion peut être reprise par d'autres.

YEARL. — Qu'est-ce que tu entends par pratique de groupe ?

RED NECK. — Intervention d'un groupe dans le contexte social. ANV, ça n'a jamais été ça, mais il y a des interactions de par les écrits, de par des positions individuelles parce que nous sommes nous-mêmes sur notre lieu de travail. Là, c'est un problème différent.

AVERELL. — Moi, je veux qu'il y ait interaction du quotidien et de la théorie politique globale, mais je voudrais quand même qu'on règle les problèmes. Qu'on fasse une séparation pour pouvoir en discuter...

CORTO. — Sur le plan politique, on n'est pas arrivés à saisir... on n'a pas bien notre place dans le mouvement anar ou antiautoritaire alors qu'on l'a prise dans le mouvement non violent, dans ce milieu-là nous sommes les radicaux. Au niveau du bilan, il faut faire cette constatation. Par contre, dans le mouvement social aujourd'hui il y a un trou, quelque chose est en train de se former, mais j'aurais aimé continuer ce travail en équipe.

HADDOCK. — Dans le dernier BI il y avait trois possibilités : sabotage, scission et mutation.

PANORAMIX. — Qu'est-ce qu'on va faire ? Quand j'ai défini ma démarche, ANV me semblait en tant que revue et en tant que groupe un moyen et un élément positif parce qu'il y a un certain nombre de gens qui se connaissent, parce qu'il y a un certain respect, etc. ; c'était le lieu le plus adapté pour une certaine réflexion. Si, pour un tas de raisons, ça ne marche plus, je ne vais pas m'apitoyer dessus et, en fin de compte, je peut faire autre chose avec d'autres gens qui vont un peu dans la même direction, cela n'est pas impossible, ça ne me gêne pas.

HADDOCK. — J'ai un certain nombre de propositions extrêmement précises, mais qui demandent un préalable : la mutation. Par exemple, discuter sur des textes précis, en tirer et développer des données. C'est la seule façon qui semble actuellement possible vu le développement théorique du groupe. Au niveau de l'ordre de jour, il était prévu des discussions sur deux ou trois textes et ça me semblait l'endroit pour lancer des discussions, pour commencer une recherche effective à partir de supports concrets.

Tant que le problème de la mutation et celui de sa forme n'auront pas été résolus, tout le reste sera pendant ; je n'ai pas envie de discuter d'autre chose. A partir du moment où le principe de la mutation est accepté, on peut voir comment muter et foutre la vieille peau en l'air ; à ce moment-là, j'ai un tas de choses à dire. Il y a nécessité de mutation. Je suis venu pour faire un accouchement et cela me semble très douloureux. Je ne sais pas s'il faut prendre le forceps ou quoi !

AVERELL. — Je suis content que tu parles d'accouchement, mais tu me parais une bien mauvaise sage-femme.

HADDOCK. — Faire un accouchement avant terme c'est mauvais.

YEARL. — C'est peut-être une grossesse nerveuse...

AVERELL. — Je suis pour la mutation !

CIRCULAIRE AUX ABONNES (MAI 1973)

La publication de la revue « Anarchisme et Non-Violence » est suspendue.

Depuis plusieurs mois, un large débat était en cours, par le canal de bulletins intérieurs et oralement, autour de diverses prises de position mettant en question les thèmes fondamentaux de réflexion du collectif : l'anarchisme et la non-violence.

Trois possibilités s'offraient à nous : la scission, le sabotage ou la mutation.

Au cours d'une rencontre de travail qui s'est tenue durant le week-end de Pâques, nous avons décidé de poursuivre ensemble nos activités en élargissant les bases théoriques de notre rassemblement.

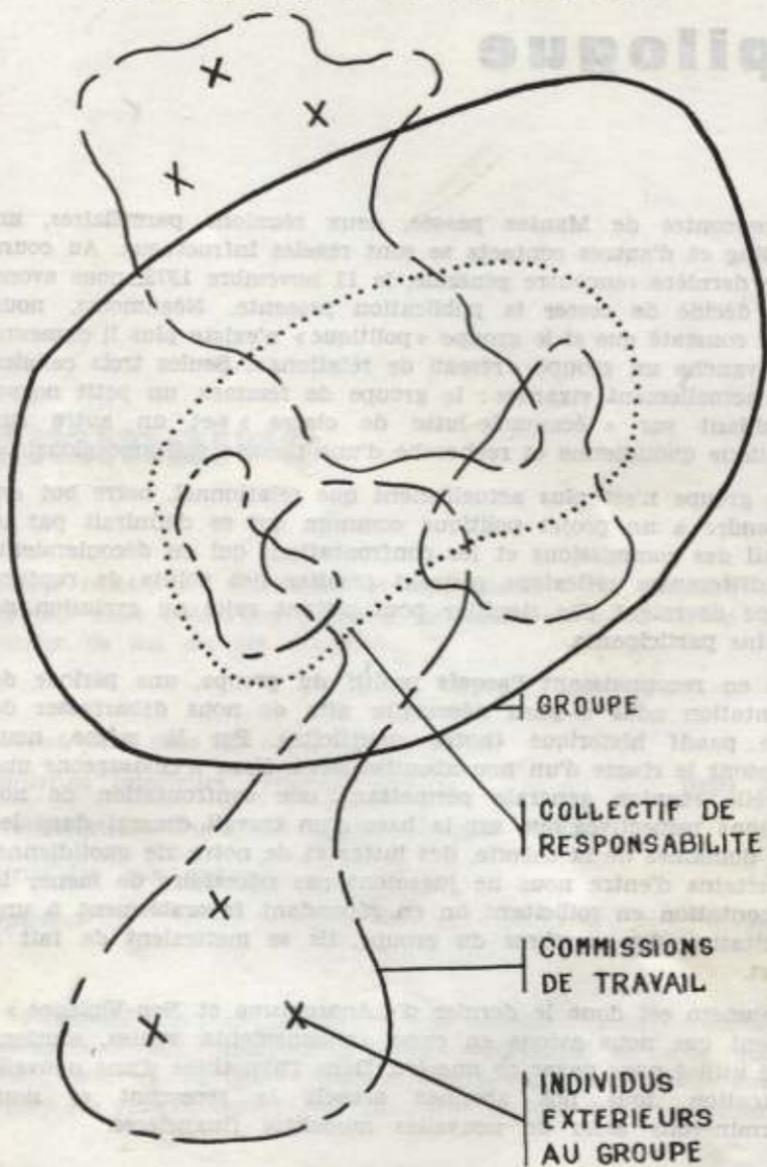
Une nouvelle revue paraîtra donc, sous un nouveau titre.

Un premier numéro est actuellement en préparation qui tentera de faire le point sur notre évolution récente et sur la discussion qui a amené la mutation du collectif ANV.

Cette nouvelle revue étant considérée comme une continuation de notre travail antérieur, les abonnements en cours se poursuivront avec celle-ci sauf avis contraire de votre part après réception du premier numéro.

Le collectif provisoire de
responsabilité de la revue

PROJET DE STRUCTURES DE TRAVAIL
- RENCONTRE DE PAQUES 1973 -



épilogue

La rencontre de Mantes passée, deux réunions parcellaires, un camping et d'autres contacts se sont révélés infructueux. Au cours d'une dernière rencontre générale, le 11 novembre 1973, nous avons donc décidé de cesser la publication présente. Néanmoins, nous avons constaté que si le groupe « politique » n'existe plus il demeure en revanche un groupe « réseau de relations ». Seules trois cellules sont actuellement vivantes : le groupe de femmes, un petit noyau travaillant sur « économie-lutte de classe » et un autre sur « pratique quotidienne et recherche d'une théorie politique globale ».

Si le groupe n'est plus actuellement que relationnel, notre but est de tendre à un projet politique commun qui se définirait par le travail des commissions et les confrontations qui en découleraient. Des différentes réflexions peuvent résulter des points de rupture qui ne devraient pas signifier pour autant rejet ou exclusion de certains participants.

Tout en reconnaissant l'acquis positif du groupe, une période de décantation nous a paru nécessaire afin de nous débarrasser de notre passif historique (notre spécificité). Par là même, nous acceptons le risque d'un non-aboutissement. Nous n'envisageons une nouvelle réunion générale permettant une confrontation de nos positions respectives que sur la base d'un travail concret dans les trois domaines de la théorie, des luttes et de notre vie quotidienne. Si certains d'entre nous ne jugeaient pas nécessaire de mener la confrontation en sollicitant on en répondant favorablement à une sollicitation des membres du groupe, ils se mettraient de fait à l'écart.

Ce numéro est donc le dernier d'« Anarchisme et Non-Violence » : l'argent que nous avons en casse (abonnements, ventes, soutien) a été utilisé pour payer ce numéro. Dans l'hypothèse d'une nouvelle publication, tous nos abonnés actuels la recevront et nous déterminerons alors de nouvelles modalités financières.

COLLECTIF DE RESPON SABILITE DE CE NUMERO

- Patrice Antona, 22, allée de la Fontaine, 93340 Le Raincy.
André Bernard, 22, allée de la Fontaine, 93340 Le Raincy.
Claude Borgne, 2, rés. Concorde, 57-59, r. Parmentier, 93380 Pierrefitte.
Claude Bouquet, 283, rue du Moulin-des-Murailles, 27130 Verneuil.
Michel Bouquet, 283, rue du Moulin-des-Murailles, 27130 Verneuil.
Patricia Dalbard, 22, allée de la Fontaine, 93340 Le Raincy.
François Destryker, 35, rue Van Elewyck, 1050 Bruxelles.
Marianne Enckell, 24, avenue de Beaumont, 1012 Lausanne.
Anita Ljungqvist, 22, allée de la Fontaine, 93340 Le Raincy.
Dominique Marty, 3, rue du Plessis-Piquet, n° 751, 92140 Clamart.
Jaki Turquin, 107, route de Mézières, 08000 Prix-lès-Mézières.
Marcel Viaud, La Courtine, 83190 Ollioules.

Cahiers d'études trimestriels

Directeur de la publication : Patrice Haslin-Antona

Prix du numéro : 5 F

C.C.P. : Michel BOUQUET 2.244-87 H, Rouen
